

LE LOTUS

सत्यात् नारित वरो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

THÉORIES EN MYTHOLOGIE COMPARÉE

Les œuvres de MM. Max Müller et Andrew Lang sur la mythologie comparée et leur débat récent au *Nineteenth Century* ont rendu relativement facile une vue d'ensemble des travaux accomplis sur ce champ d'études. L'hypothèse solaire et la théorie anthropomorphique y sont exposées d'une manière fort habile ; mais on ne peut dire que la question soit décidée dans un sens plutôt que dans l'autre. Il n'est donc point hors de propos de faire ici quelques observations au point de vue des mythologues hindous, de ceux qu'on pourrait nommer les Pourâniens. Les sanscritistes savent que certains auteurs de l'Inde antique, et spécialement de la période pourânienne, ont essayé de donner l'explication rationnelle de quelques-uns des mythes qui, sous divers déguisements, ont parcouru toute la littérature ancienne, et dont on trouve aujourd'hui des reproductions encore vivantes parmi les familles les moins avancées du genre humain. La principale objection faite aux explications pourâniennes est qu'elles conduisent au mysticisme. Mais il nous semble que si ces explications sont par ailleurs satisfaisantes et logiques, leur intérêt et leur importance n'en sont pas moins considérables : car elles jettent une vive lumière sur l'évolution psychologique de l'homme, quelle que puisse être la valeur des doctrines philosophiques qu'elles incarnent.

Les deux écoles rivales s'accordent à reconnaître que la psychologie est l'élément le plus important de la mythologie comparée. Mais elles ne s'entendent pas dans l'application de ce principe.

Ceux qui suivent la théorie solaire ont pour méthode de remonter d'un nom mythique à sa racine étymologique, puis d'édifier, grâce à l'imagination cultivée de leurs esprits modernes, une interprétation des mythes groupés autour de ce nom. La psychologie qu'emploient ces étymologistes pour construire la mythologie comparée est donc la psychologie de la civilisation du XIX^e siècle. Ce pourrait être celle de l'époque des mythes; mais il faudrait prouver que la psychologie n'est pas gouvernée par la loi d'évolution, que la connaissance ne fait que s'étendre en surface sans augmenter de profondeur. Sans se perdre dans des problèmes abstraits, on peut se demander si, de fait, tandis que l'être humain se développe de l'enfance à la vieillesse, son esprit reste immuable et ne s'accroît que du nombre des faits perçus. Il n'y a guère à douter de la réponse de tout psychologue sérieux. Si la qualité de l'esprit eût été constante, l'éducation n'aurait eu aucune valeur, et le genre humain, accumulant tous les faits connaissables, aurait atteint en quelques siècles sa limite absolue de perfection.

La méthode des anthropologues paraît construite sur une base psychologique plus solide. Elle consiste à réunir les mythes du monde entier d'après tous les renseignements dignes de confiance. On devra donc étudier la psychologie des peuples qui croient aux mythes, puis conclure d'après les règles admises de la logique. « En conséquence », dit M. Andrew Lang, « nous étudierons les mythes et la psychologie des sauvages (1) ». Mais les peuples sauvages ne sont pas les seuls pour qui les mythes soient des vérités. Suivant la méthode même des anthropologues, la meilleure source de renseignements sur les conditions psychologiques d'un peuple croyant aux mythes ou y ayant cru, se trouve naturellement dans les traités de psychologie produits et adoptés par ce peuple même. On ne peut évidemment pas trouver des traités de ce genre si l'on se borne à chercher chez les sauvages. Mais l'Inde est un pays où de tout temps les mythes ont prévalu comme articles de foi orthodoxe et sont actuellement encore acceptés comme tels par la masse de sa population hindoue. Parmi les œuvres des anciens psychologues indiens, qui croyaient implicitement aux dieux et aux merveilleux pouvoirs de l'homme, un grand nombre nous sont parvenues; plusieurs de ces œuvres, traduites, se trouvent à la portée des Européens. Tout le monde reconnaît que l'école philosophique *sankhya* repose sur une base purement rationnelle, et pourtant cette philosophie indienne traite des dieux et des pouvoirs surhumains aussi librement que de toute autre

(1) *Nineteenth Century* (janvier 1886).

question de pure psychologie, la sensation par exemple (1). On peut remarquer aussi que le fil de cette philosophie *sankhya* traverse de part en part les *Purânas* et les *Tantras*. Exemples et citations sont inutiles, la plupart de ces écrits n'étant pas encore traduits (2). L'étude du sanscrit est donc d'une importance capitale pour la mythologie comparée; mais cette étude ne produira ses meilleurs fruits que poursuivie dans un esprit d'investigation psychologique (3).

Les sanscritistes qui acceptent l'hypothèse solaire ignorent l'explication des mythes qui a cours dans l'Inde, sous prétexte qu'elle penche au mysticisme. Mais quelle raison avons-nous de supposer que le mysticisme n'ait pas été la foi religieuse des anciennes races? Il est inutile de l'affirmer, mais il est injuste de le nier. Il y a, au résumé, d'aussi bonnes raisons de travailler sur l'hypothèse mystique que sur toute autre. Précisément parce que Max Müller a noblement mérité sa réputation par ses savantes recherches dans une région si peu accessible au public, cette accusation de négligence est grave.

Quand le *tabou* sera levé et que l'hypothèse pourânienne pourra entrer en ligne avec la considération qui lui est due, elle trouvera des alliés dans les anthropologues, dont elle raffermira et grossira les rangs, tout en modifiant certains aspects de leurs conclusions actuelles. En deux mots, le principe fondamental de la méthode pourânienne, c'est que l'unité se trouve au fond de toutes choses vivantes. Que les pourânistes indiens aient cru à cet axiome panthéiste comme à une vérité absolue, cela ne regarde la mythologie comparée qu'en tant que fait historique; mais nullement au point de vue philosophique. Les pourânistes, bâtissant sur cette fondation panthéiste, arrivent naturellement au corollaire suivant: tout ce que l'homme peut découvrir en lui-même, par l'analyse psychologique, doit aussi exister autour de lui. Tout mythe s'explique donc comme la représentation, l'incarnation des éléments psychologiques qui constituent l'homme, et qui agissent et réagis-

(1) *Sankhya Kârikâ*, Colebrooke et Wilson, pp. 113, 83.

(2) Nous renverrons les sanscritistes au *Vishnu Purâna*, au *Bhagavad Purâna* passim, et surtout au *Kurma Purâna*, ch. XLII-III, *Padma p. Sarga Kh.*, ch. IX, *Brahmaghara Tantra*, passim.

(3) Un exemple le prouvera. Le terme technique *Buddhi* de la philosophie *Sankhya* est universellement traduit par « intellect » ou quelque chose d'équivalent. Mais de ce *Buddhi* évolue l'égoïté. Il est difficile de voir comment l'intellect peut exister antérieurement à l'égoïté. Pour avoir le droit de reprocher cette difficulté au philosophe, il faudrait d'abord prouver que, s'il eût écrit dans notre langue, il aurait employé le mot *intellect*. En l'absence d'une pareille preuve, on peut l'accuser de n'être pas compréhensible, mais on ne devrait pas déformer ses vues par une mauvaise traduction.

sent sur la nature entière. Il n'est pas douteux que telle soit la méthode des pourânistes de tous pays : pour ceux de l'Inde, on peut s'en convaincre en consultant l'*Adhyâtma Râmâyana* (1), qui forme une portion du *Brahmanda Purâna*, et qui essaye de donner, sur les bases de la philosophie *sankhya*, une interprétation spiritualiste du grand poème épique de *Vâlmiki*.

L'exposition complète de la méthode pourânienne exigerait un traité, qui servirait d'introduction à cette philosophie *sankhya*, base logique, sinon chronologique, de la psychologie et de l'ontologie de tous les peuples qui croient aux mythes. Toutes les particularités de l'esprit sauvage, ses croyances au pouvoir de l'homme guérisseur, son *Totémisme* et autres formes fantastiques de la doctrine de la métempsychose, se trouvent représentés par des données philosophiques dans le système *sankhya* de *Kapila*. Nous devons nous contenter ici d'assertions générales ; les détails n'entreraient pas dans notre plan.

Les peuples en question croient qu'il y a dans la nature un principe de conscience, universel et immuable, inhérent à une universelle substance qui, obéissant aux forces dont elle est elle-même l'incarnation, développe cet univers de noms et de formes. Dans ce processus d'évolution, le principe de conscience paraît évoluer lui-même, ainsi que la lumière provenant d'une source fixe semble changer d'après les changements des surfaces sur lesquelles elle tombe. Si l'on figure par la surface réfléchissante la matière de l'univers objectif ou plutôt la partie de cette matière dont est formé le corps humain et ce qui l'environne, et par la lumière, l'esprit ou conscience, les forces qui produisent le changement ou la chute de la lumière représenteront l'âme. Tant que le principe de conscience ou la notion du moi semble suivre le corps et sa destinée avec le sentiment d'identité qui y est attaché, la vie de l'être, en tant qu'être humain, continue : une fois compris, par l'abstraction, que la conscience demeure constante à travers tous les changements possibles, l'âme est supposée délivrée des liens de la matière. Il ne faut pas oublier qu'avec cette variété infinie de formes dérivées d'une substance commune, une foule de corrélations compliquées prennent naturellement naissance.

Ces doctrines, sous la forme esquissée ci-dessus, ne peuvent évidemment se découvrir dans la conscience du moi que possède un sauvage. Mais leurs germes ou leurs restes (la question finira par être décidée) y sont. Et l'on peut sûrement déduire de

(1) Cet ouvrage n'est pas encore traduit. On peut citer les *Nrisimha*, *Rama* et *Gopala Upanishads*.

l'observation des systèmes philosophiques développés chez les races qui croient aux mythes, que s'il naît un philosophe chez les sauvages, il arrivera aux mêmes résultats.

On peut s'attendre d'avance, si la théorie pourânienne a raison, à rencontrer dans plusieurs mythes certaines inconséquences embarrassantes; car tout désordre du mécanisme psychologique doit nécessairement se refléter dans la construction des mythes. Mais ces difficultés ne sont pas de nature à nous aveugler sur la route que devra suivre l'interprétation.

M. Andrew Lang a clairement montré (1) combien il est prématuré de prétendre avec Max Müller que « la théorie solaire n'est plus aujourd'hui une théorie, mais un fait acquis ». Il a aussi démontré le peu de sûreté de l'équation *Ahaná = Daphné = l'aurore*. Aussi, pour éprouver les mérites relatifs des théories solaire et pourânienne, nous nous servirons d'un autre groupe de mythes que Max Müller avance à l'appui de sa théorie. L'histoire de *Purúravas* et d'*Urcasi*, qui se trouve dans le *Satapatha Bráhmāna* a été revendiquée comme mythe solaire et identifiée avec la légende d'*Orphée* et *Euridyce*. Max Müller veut que *Purúravas* soit le soleil. « Il est à peine besoin de prouver », dit-il, « que le nom de *Purúravas* est approprié de celui d'un héros solaire (2) ». A l'appui de cette assertion, il avance une preuve étymologique qui ne nous semble pas absolument satisfaisante (3). Il prétend alors que *Purúravas* se donne à lui-même le nom de *Vasishta*, et « *Vasishta*, bien que généralement compris comme le nom du poète lyrique, est le superlatif de *Vasu*, brillant, et est aussi, par conséquent, un nom du soleil ». Une autre preuve que *Vasishta* est le soleil serait, d'après le même auteur, le fait qu'on le dit fils

(1) *Nineteenth Century* (janvier 1886).

(2) *Chips from a German Workshop*, II, 101.

(3) « *Purúravas* », nous dit le savant pandit, « signifie la même chose que *πολυεικαστός*, doué de beaucoup de lumière, car bien que *ravas* soit ordinairement appliqué au son, la racine *ru* qui, dans l'origine, voulait dire *crier*, est aussi appliquée à la couleur dans le sens de — couleur vive ou criarde — c'est-à-dire rouge ». Il cherche à établir cet usage de la racine *ru* sur deux citations. D'abord : « Le feu crie avec la lumière » (R. V.-VI, 3, 6). On ne voit guère pourquoi le mot crier s'appliquerait ici à la lumière plutôt qu'aux craquements et sifflements du feu. Voici l'autre exemple : « Le soleil crie comme un enfant nouveau-né » (R. V.-IX, 74, 1). Et ici le terrain n'est pas plus ferme. Rien ne prouve que dans le texte le mot crier s'applique à la lumière et non à la nature qui s'éveille et salue d'un cri de joie le roi nouveau-né du jour. Pour mieux justifier sa position, il compare *ruber*, *rufus*, *Lith-vand.* *O. H. G.* *rot*, *rudhira*, *ῥυδρός*; et le sanscrit *ravi*, soleil. Il est clair qu'il faut exclure ce dernier mot, car la connection de *ravi* avec *ru* est elle-même questionnable, et l'étymologie indienne courante de ce mot est toute différente. Quant aux autres, s'ils remontent à une racine *ru*, ce doit être à l'homonyme *root* signifiant tuer. Le sanscrit *rudhira*, sang, est généralement dérivé de *rudh*, tuer.

de *Mitra* (le jour), *Varuna* (la nuit), et *Urvasî*; — produit de l'aurore — étant une épithète du soleil (1). Or, si cette généalogie est juste, il y a un autre poète védique, *Agastya*, qui possède exactement la même parenté et aurait droit au même honneur. Mais rien dans l'étymologie du nom d'*Agastya*, ni dans les mythes qui l'entourent, ne peut servir d'appui à la théorie solaire. Le mythe, qui le fait gouverneur de *Canope*, ne peut justifier une pareille identification, car dans ce cas, *Dhruva*, gouverneur de l'étoile polaire et fils du roi *Uttanapâda* devrait partager le même sort; or, il semble, d'après toutes les indications, qu'il ait été un homme réel. Ne se peut-il donc pas que le mot *Vasishtha*, appliqué au roi *Purûravas*, signifie simplement, — resplendissant de lumière ou de gloire, — sans aucune allusion au soleil ?

Nul doute que la théorie solaire ne s'affermît considérablement si l'on pouvait bien prouver qu'*Urvasî* est l'aurore. Rejetant l'étymologie de ce nom donnée par *Panini* (2), Max Müller ajoute : « Acceptons donc l'explication indienne ordinaire qui fait dériver ce mot de *Uru*, large, et d'une racine *as*, pénétrer, et établissons un parallèle entre *Uru-asi* et une autre épithète fréquemment appliquée à l'aurore, *Urâhî*, féminin de *Uru-ahî*, qui pénètre au loin » (3). « L'explication indienne ordinaire » se trouve dans l'*Harivamsa*, où le mot est dérivé non pas d'*uru*, mais d'*âru*, qui veut dire tout autre chose. Si nous acceptons cette étymologie corrigée, comment pouvons-nous suivre Max Müller lorsqu'il identifie *Urvasî* — qui pénètre, mais pas au loin, — avec Eurydice et l'Aurore ? D'ailleurs, nous reviendrons là-dessus. Il prétend que « la meilleure preuve qu'*Urvasî* était l'aurore, c'est sa légende et celle de son amour pour *Purûravas*, histoire qui n'est vraie que du soleil et de l'aurore » (4). Max Müller la raconte avec son style fascinateur habituel. Voici les incidents qui nous intéressent particulièrement : Une nymphe céleste, *Urvasî*, épouse un mortel, le roi *Purûravas*. Elle n'a le droit de rester avec lui que tant qu'elle ne l'aura pas vu dévêtu. Ses amis célestes, désirant la voir quitter la terre, s'entendent, une nuit, pour lui voler ses animaux favoris. Dans son désespoir, elle s'écrie : « N'y a-t-il pas un homme, pas

(1) Chips., II, 101.

(2) Les raisons qui la lui font rejeter ne nous semblent cependant pas bien fortes. Son argument est qu'il n'y a pas de mot tel qu'*Urea*, dont *Panini* dérive le nom en question. Max Müller oublie que le grand-père de *Jamadagni* s'appelait *Urea*. L'autre objection, fondée sur le manque de conformité entre ce nom et d'autres formes d'après la même inflexion, n'est pas décisive. Dans toutes les langues, on trouve de nombreuses irrégularités.

(3) Chips, II, 101.

(4) Chips, p. 103.

un héros sur terre, que l'on m'ait volé mes favoris ? » *Purúravas* s'élançait tout nu, en criant : « Ne dis pas que la terre est sans héros, tant que *Purúravas* est en vie ! » A ce moment même, un éclair, allumé par les êtres célestes, fait voir *Purúravas* à *Urvasî*, et le pacte est rompu. *Purúravas* ne peut se consoler de la perte de sa bien-aimée. Peu de temps après, il la rencontre sous la forme d'un oiseau, et elle ne tarde pas à lui révéler qui elle est. Elle refuse pourtant de revenir en disant : « Je m'en suis allée comme la première des aurores. Je suis difficile à saisir comme le vent ». Elle finit par s'attendrir et, d'après ses instructions, *Purúravas* devient immortel en s'initiant aux mystères des *Gandarvas*, êtres célestes que des liens de parenté unissent à *Urvasî*.

Le fait qu'*Urvasî* se compare à la première des aurores peut sembler tout d'abord venir à l'appui de la théorie solaire, mais en examinant bien, on verra que c'est tout le contraire. Max Müller voit dans cette figure de langage « un étrange reflet du vieux mythe dans l'esprit du poète ». Mais comme il dit aussi que dans un texte du *Rigveda*, le mot *Urvasî* est employé au pluriel et signifie plusieurs aurores, il est difficile de comprendre que le poète se soit contenté d'un reflet quand il lui aurait fallu si peu d'efforts pour se mettre en plein soleil. D'ailleurs, s'il avait eu le moindre soupçon que son *Urvasî* fût l'aurore, il n'aurait pas gâté l'effet poétique de ce passage en employant une comparaison mal masquée, d'autant plus que son objet était, non pas d'interpréter le mythe, mais de montrer l'importance d'un rite particulier. Le fait est qu'*Urvasî* n'a jamais voulu dire l'aurore, sans quoi l'auteur du *Satapatha Bráhmāna*, cet ouvrage si étroitement lié aux Védas, l'aurait parfaitement su. La théorie du manque de mémoire ne peut s'appliquer indéfiniment, surtout lorsqu'il s'agit d'une idée ancrée dans la littérature la plus importante d'un peuple. Il est donc raisonnable de croire que l'on ne peut trouver dans les Védas aucune trace du caractère solaire d'*Urvasî*.

La connection de cette légende avec le mythe d'Orphée et Eurydice n'est pas bien frappante, du moins en ce qui concerne les incidents. Dans les deux cas, le mari perd sa femme (temporairement dans l'un des deux) dans des circonstances qui dépendent d'un regard. L'étymologie ne resserre pas davantage ce lien problématique. Max Müller, tout en admettant que le nom d'Orphée est inexplicable, l'identifie pourtant avec le *Ribhu* ou *Arbhu* des Védas. On ne pourrait admettre cette interprétation qu'à la faveur de la ressemblance phonétique des deux noms. Aussi la question reste-t-elle largement ouverte. Eurydice est, par étymologie, interprétée comme l'aurore, dont les Védas disent souvent qu'elle

« pénètre au loin ». Ce simple fait n'est pas une assise bien solide pour la théorie solaire. Mais n'oublions pas qu'en dépit de tout ce que nous venons de dire, cette théorie serait sérieusement fortifiée si les deux mythes répondaient d'une manière satisfaisante à une seule et même interprétation solaire. C'est là l'épreuve de la pierre de touche.

L'interprétation donnée par Max Müller a été généralement adoptée par les partisans de la théorie solaire, sauf de légères divergences de détail. Elle repose essentiellement sur les « rapports entre le soleil et l'aurore, l'amour entre le mortel et l'immortel et l'identité entre l'aurore et le crépuscule » (1). La principale objection à faire à cette généralisation est que la mortalité est attribuée au soleil et non à l'aurore, qui meurt pourtant, sous le nom d'Eurydice, mordue, suivant divers commentaires, par le serpent de la nuit (2) ou de la gelée d'hiver (3). L'examen des détails ne donne pas de meilleurs résultats. L'hypothèse solaire ne peut rendre le mythe d'Orphée intelligible qu'en prenant Eurydice pour la lumière crépusculaire, bien-aimée du soleil. Elle est tuée par le serpent de l'obscurité, et le soleil, après avoir erré toute la nuit à sa recherche, la retrouve le lendemain matin, mais seulement pour la perdre une seconde fois sous l'influence mortelle de son regard, lorsqu'il remonte aux cieux. Telle est, en substance, l'explication donnée par Max Müller. Mais elle a de fatals défauts. On ne peut, par étymologie, associer Eurydice qu'avec l'aurore, comme nous l'avons vu. La changer en crépuscule du soir est une opération subséquente. L'idée de l'aurore devrait donc occuper dans le mythe la place prépondérante, d'autant plus qu'on doit supposer que les traits essentiels du mythe ont pris naissance avant la séparation du peuple aryen en divers groupes. L'analogie de racines aryennes qui auraient conservé dans les diverses langues diverses nuances de leur sens primitif est évidemment inapplicable au cas actuel. Car les mythes, qui font appel à la sensibilité religieuse, sont mieux gardés par l'instinct conservateur de la nature humaine que par de simples mots. Le moins qu'on puisse demander avant de clore le débat est une indication quelconque, dans la mythologie grecque même, qu'Eurydice ait jamais voulu dire, d'abord l'aurore, puis le crépuscule d'une manière indirecte. En l'absence d'une pareille preuve, la comparaison de ce mythe avec la légende de *Purāravas*

(1) Chips, II, 98.

(2) Chips., II, 127.

(3) *Cow Myth. of the Ar. na.*, pp. 32, 218.

ne fait que rendre plus évidente la faiblesse de la théorie solaire. *Purûravas* est à la fin réuni à *Urvasi*. Pour ne pas contredire le mythe précédent, cette union ne peut avoir lieu que le soir. *Urvasi* est donc l'aurore qui disparaît devant le soleil en regardant sa splendeur croissante ; mais à la fin du jour, elle reparait sous la forme du crépuscule pour lui être heureusement réunie. Si nous nous rappelons combien le crépuscule est court aux Indes, nous serons convaincus que l'idée de choisir cet instant pour un tel événement n'aurait jamais frappé l'imagination d'un poète indien. Les partisans de la théorie solaire ne cherchent pas à soutenir que les mythes aient été emportés par les émigrants aryens, pleinement formés dès leur lieu de naissance et non développés après coup dans leur pays d'adoption. Nous prétendons donc que si la théorie solaire est juste, du moins le mythe d'*Urvasi* et de *Purûravas* n'aurait jamais reçu sa forme actuelle aux Indes, et il est facile de voir, d'après ce qui a été dit, si notre position est tenable.

Pour remédier à quelques-unes de ces incompatibilités, de récents auteurs de l'école solaire ont expliqué qu'*Urvasi* et Eurydice étaient l'aurore sur les vapeurs de laquelle le sourire du soleil se joue en ondulations de toutes couleurs (1). « Mais l'éclat de son regard devient fatal à mesure qu'il monte aux cieux. » Cette explication détruit l'unité de conception poétique, si admirablement conservée dans l'explication de Max Müller.

D'ailleurs, cette explication ne va pas loin. Aussitôt née, elle engendre les obscurités. George Cox comprend le serpent qui tua Eurydice comme la gelée d'hiver, détirant ainsi l'histoire sur plusieurs saisons. Etant donnée l'origine commune des deux mythes en question, la même explication devrait s'appliquer à *Purûravas* et *Urvasi* ou, sinon, il faut dire pourquoi. *Urvasi* n'est pas tuée par le serpent de la gelée d'hiver ni définitivement perdue pour *Purûravas*. Il est donc prouvé que la théorie solaire est incapable de construire une saine induction pour expliquer l'origine de ces mythes. Elle fait produire un résultat identique à des conditions entièrement différentes, et cela sans aucune nécessité psychologique. Il est vrai que divers objets affectent diverses personnes de diverses manières et que la loi de l'association d'idées agit d'une façon presque inexplicable. Mais pour que la théorie solaire puisse être établie sur une base scientifique, on est en droit d'attendre d'elle que, partant d'un point donné, elle puisse expliquer quelques-unes des divergentes opérations de la loi commune.

(1) Goldstucker. Dictionnaire, V. Apsaras. — (Cox, *myth. of the Ar. Na.*, pp. 32, 218).

Ce qui prouve décidément son insuffisance en ce qui concerne les mythes de cet ordre, c'est l'histoire d'Orphée que l'on trouve dans le *Mahabhârata* (1). Fait curieux, elle ne semble pas avoir attiré l'attention. Mais ses incidents concordent si bien avec la légende d'Orphée, excepté dans la conclusion, qu'en l'absence de toute *vera causa* pour expliquer cette différence, la théorie solaire reçoit un grand coup.

Ruru, un brahmane de la famille de *Bhrigu*, est fiancé à la belle *Pramadvarâ*, fille de la nymphe céleste *Menakâ*, et adoptée par le sage *Sthula Kesa*. Quelques jours avant son mariage, en jouant avec son compagnon, elle marche par accident sur un serpent endormi, caché dans l'herbe. La morsure du reptile irrité est fatale. *Ruru*, désespéré, erre sauvagement dans la forêt, proférant les plus pathétiques lamentations. Attiré par sa douleur, un être céleste paraît devant lui, et lui apprend que sa fiancée lui sera rendue s'il consent à lui céder la moitié des jours qui lui restent à vivre. *Ruru* consent tout de suite et, grâce à l'intercession de l'immortel, le roi de la mort renvoie *Pramadvarâ*. Ils passent ensemble une vie heureuse; *Ruru* se voue à la destruction des serpents pour se venger de ce qu'il a souffert. Sa carrière de massacre se termine lorsqu'il découvre, dans l'une des victimes qu'il va tuer, un être humain en train de subir le châtement de quelque crime.

D'après la méthode de Max Müller et de son école, on peut trouver ici tous les éléments d'un mythe solaire. Le nom *Ruru* contient la racine *Ru*. L'étymologie de *Bhrigu* peut se rattacher au soleil. *Pramadvarâ* enivre de délices les cœurs des hommes et peut, par conséquent, être prise pour l'aurore. En outre, elle est la fille d'une nymphe céleste de l'ordre des *Apsaras*, qui sont d'après Goldstucker, « la personnification des vapeurs attirées par le soleil, qui forment les brouillards ou les nuages (2) ». On peut donc avancer à coup sûr les équations *Ruru* = le soleil, et *Pramadvarâ* = l'aurore. Mais la conclusion de l'histoire tient bon contre la théorie solaire. On peut ajouter ici que, de même que pour le groupement des langues, la structure grammaticale est plus importante que le *vocabulaire*, de même pour l'interprétation des mythes, les incidents priment notre étymologie. Peut-être la théorie solaire appellera-t-elle à son aide ce *Deus ex machina*, l'hypothèse du manque de mémoire. Mais on peut surmener une théorie, comme un cheval, et crever une hypothèse sous des efforts exagérés.

(1) *Adi P.*, chap. viii-ix.

(2) Dictionnaire. V. *Apsaras*.

Il est bien risqué d'accorder un crédit illimité à cette théorie de l'oubli, surtout aux dépens des Brahmanes, qui ont toujours fait preuve d'un si remarquable développement de la faculté de mémoire.

Nous allons maintenant juger à l'œuvre la méthode pourânienne. La ressemblance entre les mythes s'affirme par l'introduction de la légende de *Ruru*. Leurs incidents permettent de les ranger dans un ordre déterminé. A une extrémité se place Orphée, qui ne retrouve pas son Eurydice, à l'autre, *Ruru*, qui vit heureux avec sa *Pramadvarâ* que la mort lui a rendue. Nous trouvons l'anneau intermédiaire dans *Purûravas*, qui n'est réuni à *Urvasi* qu'en atteignant lui-même à l'immortalité avec l'aide des êtres célestes.

En interprétant ces mythes nous devons nous rappeler les attributs que donnaient à l'âme les religions des peuples chez lesquels ils avaient cours. Du point de vue où nous nous plaçons, il ne faut envisager les religions que comme les représentations philosophiques et émotionnelles de la psychologie de leurs fidèles. Partant de là, nous n'aurons pas grand-peine à avancer. Les personnages masculins représentent assez naturellement l'homme, et les personnages féminins, l'âme. On sait que dans la plupart des langues les mots qui signifient l'âme ont la forme féminine. Orphée est l'Homme, dont la vie commence en union avec l'Âme. Mais dans la belle prairie de l'âge viril, au bord du fleuve rapide de la vie, il perd son Eurydice, tuée par le serpent du péché et de la passion qui se cache au milieu des belles choses de la terre. Celui qui a compris ou même entrevu un instant la vie supérieure de l'âme ne connaît plus de joie tant qu'il en est séparé. L'infortuné erre dans la vie sans consolation ni repos, faisant retentir les cieux des plaintes de son cœur agonisant. Au milieu de ses souffrances, quelque homme à l'âme compatissante lui annonce la bonne nouvelle qu'elle peut encore revenir, s'il traverse avec patience et abnégation ces pénibles épreuves. Il essaie virilement, mais échoue, hélas! La jouissance présente est trop forte pour lui, et sa foi est trop faible. Il ne peut se contenter de lutter de bon cœur dans la sombre vallée des tribulations, avec la pleine conscience de l'invisible présence de l'Âme qui plane au-dessus de lui. L'œil douteur du mortel veut voir l'immortelle. Soudain le dernier espoir lui échappe. Eurydice le quitte pour toujours, et il périt victime de la fureur jalouse des femmes de Thrace, des passions, que la mémoire de l'âme perdue empêchait de régner en souveraines. Quand un homme s'élève haut, profonde est sa chute, s'il tombe.

L'épithète d'Eurydice, « qui pénètre au loin », convient bien à l'âme; pour elle, nous disent les religions, les limites du temps et

de l'espace n'existent pas. L'étymologie du nom d'Orphée est obscure, c'est un fait reconnu. D'après les traditions orphiques, il est probable que ce fut d'abord le nom d'un personnage vivant qui enseignait cette doctrine, et qui devint un être mythologique lorsque sa doctrine devint un mythe; et il est à supposer que plusieurs incidents de sa vie furent mis à contribution pour fournir à sa doctrine un vêtement mythologique. Ces remarques s'appliquent avec les restrictions voulues à tous les mythes de cette classe.

L'amour de *Purûravas* et d'*Urvasî* s'explique comme un autre aspect de la même doctrine. L'âme ne demeure esclave de l'homme que tant qu'il ne connaît pas sa vraie nature. Tant qu'elle est avec lui, la vie de l'homme est remplie de nobles actions, d'audace, d'héroïsme et de bonté, bien qu'il ne connaisse pas la source d'où lui vient l'inspiration. Le roi *Purûravas* est fait pour les actions royales plutôt que pour la pensée philosophique. Il a une âme, mais dans l'orgueil de sa virilité il s'imagine que les charmes de cette âme sont à son service et doivent obéir à ce qu'il y a d'humain dans sa nature. L'âme demeure son épouse soumise et aimante jusqu'à ce qu'un éclair d'inspiration descende de sa vraie patrie, envoyé par ses sœurs. Le vrai caractère de cette vie devient alors évident. Il n'y a plus de satisfaction réelle à attendre, la vie fût-elle illuminée par de grandes et bonnes actions. Car toutes choses ont une fin. Travailler pour l'humanité même est vain : à quoi bon engraisser l'animal qui doit être un jour sacrifié? Rien n'échappera à la condamnation universelle. « Le soleil même s'effondrera sous l'âge. » Rien de moins que l'immortalité ne peut satisfaire l'homme. Il ne connaîtra le contentement qu'uni à sa bien-aimée dans un séjour où le pouls du temps ait cessé de battre. Cette pensée précipite *Purûravas* du sommet de sa grandeur humaine dans l'abîme du découragement. L'homme d'action perd son âme dans le désert de son cœur. *Urvasî* quitte *Purûravas* parce qu'il voulait la faire descendre à son niveau à lui, au lieu de chercher à s'élever à son niveau à elle. Quand elle partie, les joies de la vie s'envolent après elle. Mais aux instants où les angoisses de cette vie sans joie deviennent intenses, des visions de l'âme, voilées et déguisées, éclatent devant l'homme mortel, visions affolantes aussi difficiles à saisir que « le vent » (1). Cependant, l'union parfaite n'a lieu que lorsque les êtres célestes, les facultés supérieures, ouvrent les portes de l'immortalité. Alors,

(1) Voyez *Bhagavad Gita* (VI) : « L'esprit est aussi difficile à gouverner que le vent ».

vraiment, « celui qui était enchaîné à la mort » se réjouit dans les cieux, et sa joie grandira à mesure que d'autres fouleront la voie qu'il a suivie.

Ruru est un brahmane, un homme de contemplation, tout le contraire du roi *Purûravas*, qui ne veut pas laisser dire que la terre est sans héros tant qu'il est vivant. Un obstacle passager est opposé au cours égal de sa vie philosophique par le serpent de la passion, qui le terrasse. Mais il ne tarde pas à revenir à lui-même, et établit entre l'homme et l'âme une harmonie plus parfaite que jamais; le nombre de ses jours est partagé également entre sa fiancée et lui-même. Il n'a pas longtemps besoin de secours extérieur; son éducation philosophique lui vient en aide et sa force d'âme jaillit des sources intérieures. Après avoir retrouvé sa fiancée perdue, il massacre un grand nombre de serpents, et n'abandonne sa croisade morale qu'après avoir compris la valeur du péché et de la souffrance comme agents d'éducation. En détruisant sans une judicieuse patience les germes de maux profonds, on s'expose à arracher les racines de bien des choses utiles.

L'étude comparée de ces mythes met en relief un trait important qui leur est commun. *Orphée*, fils de la Muse, est un poète et un musicien, un artiste; le roi *Purûravas* est un héros, tandis que le brahmane *Ruru* est un docteur.

Ils représentent à eux trois la fleur de l'humanité; le type artistique, le type pratique et le type contemplatif. La relation de cette trinité avec la trinité platonique est évidente. Pour l'artiste *Orphée*, son âme est son art, incarnation de tout ce qu'il y a de beau dans la nature. Il la perd sous l'influence du monde; son cœur est sans joie jusqu'à ce que la foi dans son idéal lui soit rendue. Mais la forme subtile de l'âme lui échappe lorsqu'il cherche à lui donner corps. Le désespoir étend ses sombres ailes autour de lui, et le monde se trouve trop fort pour son cœur divisé. L'art ne réalise jamais son idéal sans moralité pratique.

Purûravas, l'homme d'action, trouve son âme dans la bonté qui le pousse sur la route du devoir. Il ne faut pas que les favoris de l'âme lui soient dérobés; il ne faut pas que les aspirations supérieures de notre nature sombrent dans le Léthé. Mais l'enthousiasme le plus sincère se refroidit si la lumière intérieure ne brûle pas avec une claire flamme. Qui n'a pas désiré que les choses fussent toujours bien, ou toujours mal? L'action sans la science est inutile; nous n'en voulons pas. Le mariage de la science et de l'action, voilà le bien suprême; car il donne naissance à la vérité.

Ruru, le sage, découvre la futilité de la science qu'il a divorcé

d'avec l'action. Il y a en nous quelque chose qui renverse les théories du solitaire, de l'homme de contemplation. La vie réelle n'est pas telle que la voudrait la philosophie de l'ermite. Des passions surgissent dans notre sein, que la science toute seule ne peut réprimer. Tant que *Ruru* n'a pas éprouvé la souffrance, il a vécu et travaillé pour lui seul. Mais la souffrance engendre la sympathie et nous enseigne que nous ne pouvons vivre pour nous-mêmes qu'en travaillant pour les autres. Pour faire l'homme parfait, il faut, comme le dit George Eliot (1) que « le surcroît de vie intellectuelle » soit uni à « un surcroît de vie morale ».

Nous croyons que l'interprétation donnée ci-dessus enchaîne les trois mythes en un tout cohérent, explique de nombreux détails auxquels n'avait touché aucune autre théorie, et peut, par conséquent, être avancée comme une induction valide. Nous ferons également remarquer la vive lumière qu'elle jette sur l'émotionalisme religieux associé aux mythes dans l'esprit de leurs croyants. Les mythes ont évoqué un sentiment religieux d'ordre beaucoup plus élevé que ceux qu'on peut rencontrer chez les sauvages. La théorie solaire n'est pas du tout satisfaisante sur ce point. Elle cherche à expliquer l'évolution de l'émotionalisme religieux par l'effet évident qu'exercent les phénomènes naturels sur la prospérité matérielle de l'homme et par la crainte qu'ils suscitent dans les esprits non scientifiques. Si cette manière de voir était correcte, nous aurions trouvé chez le sauvage des émotions cosmiques plus sublimes que chez le moderne civilisé. En outre, elle n'explique pas ce sentiment de sécurité au milieu des dangers et de triomphe sur les maux de la vie, qui est l'essence du sentiment religieux. Enfin la croyance à une vie future se rencontre chez toutes les races, élevées ou inférieures, et son existence dans la haute antiquité est prouvée par la littérature la plus ancienne du genre humain, les Védas. La croyance en une survie de l'individu à la mort implique une croyance, consciente ou non, à l'âme. N'est-il pas raisonnable, dès lors, de s'attendre à rencontrer la conscience de la destinée de l'âme dans les esprits qui ont produit les mythes et qui y ont cru comme à une religion.

On pourrait développer cette thèse beaucoup plus longuement que l'espace ne nous permet de le faire. Contentons-nous de conclure qu'il faut assigner des limites à l'opération de la théorie solaire, et que la méthode psychologique ou pourânienne, appliquée convenablement, est capable de produire des résultats importants.

MOHINI M. CHATTERJI (M. S. T.).

(1) Lettre à J. Sibree. *Vie de George Eliot*, par Cross, t. I, p. 176.

L'ÉLIXIR DE VIE (SUITE)

D'après ces considérations, le candidat à la longévité doit commencer sa carrière en éludant ses désirs physiques, non en vertu d'une théorie sentimentale du bien et du mal, mais pour la bonne raison suivante. Comme, d'après une théorie scientifique bien connue et définitivement établie, son corps visible et matériel renouvelle constamment ses molécules, il atteindra, en s'abstenant de gratifier ses désirs, la fin d'une certaine période durant laquelle ces molécules qui composaient l'homme de vice et possédaient une prédisposition mauvaise, auront disparu. Et puis, ces fonctions étant tombées en désuétude, l'entrée ne tardera pas à être fermée aux nouvelles molécules disposées à la répétition des dits actes, qui devaient remplacer les anciennes. Outre ce résultat particulier en ce qui regarde certains vices, le résultat général de l'abstention d'actes grossiers sera, par application spéciale de la célèbre loi darwinienne de l'atrophie par non-usage, la diminution de ce que nous pouvons appeler la densité relative ou cohérence de cette enveloppe extérieure dont les molécules auront moins servi ; tandis que la diminution quantitative de ses parties constituantes sera compensée (en poids et mesure) par l'admission croissante de molécules plus éthérées.

Par où faut-il commencer et quel ordre faut-il suivre dans l'abandon des désirs physiques ? Tout d'abord, il faut renoncer à l'alcool sous toutes ses formes : car non seulement il ne fournit aux éléments même les plus grossiers du corps physique aucun aliment, ni aucun plaisir directs (sauf la douceur ou le parfum que l'on peut trouver au goût du vin, qui n'est pas dû essentiellement à l'alcool même), mais il produit une violence d'action, un élan de vie pour ainsi dire, dont la tension ne peut être supportée que par des éléments essentiellement lourds, denses et grossiers : action qui, en vertu de la loi bien connue de réaction (l'offre et la demande, dirait-on en termes commerciaux), tend à se procurer ces éléments dans l'univers environnant et par conséquent s'oppose directement à l'objet que nous avons en vue.

Il faut ensuite renoncer à la viande, et cela pour une raison semblable, sinon tout à fait la même. Elle augmente la rapidité de la vie, l'énergie de l'action, la violence des passions ; elle peut être

bonne pour un héros qui doit combattre et mourir, non pour un futur sage qui doit vivre et...

Viennent ensuite les désirs sexuels ; d'abord parce qu'ils dérivent l'énergie ou force vitale dans un grand nombre de canaux secondaires (force perdue dans l'attente, la jalousie, etc...), ensuite parce qu'ils constituent une attraction directe pour certaine qualité grossière de la matière originelle de l'univers, les sensations physiques qui produisent le plus de plaisir n'étant possibles qu'à ce degré de densité. La purification morale doit marcher de pair, s'étendre même au-delà de ces gratifications sensuelles et autres (y compris non seulement celles que l'on connaît généralement comme *vicieuses*, mais toutes celles qui, généralement regardées comme *innocentes*, ont le défaut d'être au service des plaisirs corporels : le degré auquel elles peuvent nuire à autrui et leur ordre de matérialité forment le criterium de la marche spéciale à suivre dans leur abandon).

Et il ne faut pas s'imaginer que des *austérités*, telles que généralement comprises, puissent, dans la majorité des cas, servir beaucoup à hâter le *processus d'éthérialisation*. C'est là le roc sur lequel ont sombré bien des sectes ésotériques d'Orient, la raison pour laquelle elles ont dégénéré en superstitions dégradantes. Les moines et yoguis d'Orient et d'Occident qui croient atteindre aux souverains pouvoirs en concentrant leur pensée sur leur nombril ou en se tenant sur une jambe, pratiquent des exercices qui n'ont d'autre but que de fortifier leur volonté, qu'ils appliquent parfois aux desseins les plus vils. Ce sont les spécimens d'un développement incomplet et avorté. Inutile de jeûner, aussi longtemps que vous avez *besoin de nourriture* ; quand vous cesserez de la désirer sans que votre santé en soit affectée, ce sera le signe que vous pouvez en prendre de moins en moins, jusqu'à ce que vous atteigniez l'extrême limite compatible avec la vie. Viendra finalement une époque où vous n'aurez besoin que d'eau pure.

Et même il ne servirait à rien, pour notre but spécial de longévité, de nous abstenir d'immoralité tant que nous la désirons au fond du cœur ; et ainsi des autres désirs intérieurs non satisfaits. L'essentiel est de se débarrasser du désir intime ; l'imitation de la réalité n'est qu'impudente hypocrisie et esclavage inutile.

La purification morale du cœur doit marcher de pair : les inclinations les plus *grossières* doivent s'en aller d'abord, puis les autres. En premier lieu l'avarice, puis la peur, puis l'envie et le respect humain, le manque de charité, la haine, enfin l'ambition et la curiosité doivent être abandonnés successivement. Il faut renforcer en même temps les parties de l'homme plus éthérées,

qu'on nomme spirituelles. Raisonnant du connu à l'inconnu, on doit pratiquer et encourager la méditation. La méditation est le désir inexprimable de l'homme intérieur de « s'en aller vers l'infini » ; aux temps anciens elle signifiait réellement adoration, mais elle n'a plus de synonyme dans les langues européennes ; la chose n'existe plus dans l'Ouest, et l'on a adapté le mot aux grosses farces connues sous les noms de prière, glorification et repentir. A tous les degrés de l'éducation vous devez garder l'équilibre de votre conscience, — l'assurance que tout *doit* aller bien dans le Cosmos, et par conséquent en vous qui en faites partie. Le cours de la vie ne doit pas être pressé mais autant que possible retardé ; une marche différente pourrait faire du bien à vos semblables, peut-être à vous-mêmes dans d'autres sphères, mais hâterait votre dissolution dans celle-ci.

Il ne faudrait pas, durant cette première période, perdre de vue les objets extérieurs. Souvenons-nous qu'un adepte, bien que la nature de son existence éveille dans les esprits ordinaires l'idée d'immortalité, n'est cependant pas invulnérable aux agents externes. La méthode suivie pour prolonger la vie n'est pas par elle-même une assurance contre les accidents. Si loin que puisse aller la préparation physique, elle n'empêche pas les épées de trancher, les maladies de s'introduire, les poisons d'accomplir leur œuvre de désordre. Dans « Zanoni » le cas est clairement et heureusement illustré ; l'exemple est correct et doit l'être, à moins que tout l'*adeptisme* ne soit qu'un mensonge sans fondement. Sans doute, l'adepte est mieux à l'abri des dangers ordinaires que le commun des mortels, mais c'est en vertu de ses connaissances supérieures, du calme, du sang-froid et de la pénétration que lui a valu une existence prolongée avec toutes les éventualités qu'elle entraîne ; non en vertu d'une qualité préservatrice du procédé lui-même. Il est relativement en sûreté, comme un homme armé d'un fusil par rapport à un babouin tout nu ; non comme le *deva* était supposé en sûreté par rapport à l'homme.

Si tel est le cas d'un haut adepte, à bien plus forte raison faut-il que le néophyte non seulement soit protégé, mais emploie lui-même tous les moyens possibles de conserver sa vie aussi longtemps que dure l'opération qui doit le rendre maître des phénomènes que nous appelons la mort. Pourquoi, demandera-t-on, les adeptes plus avancés ne le protégeraient-ils pas ? Peut-être le font-ils jusqu'à un certain point ; mais l'enfant doit apprendre à marcher tout seul. Le rendre indépendant, en ce qui concerne sa sûreté personnelle, de ses propres efforts, ce serait détruire un élément nécessaire à son développement, le sentiment de sa

responsabilité. Quel courage sa conduite demanderait-elle à un homme que l'on aurait envoyé au combat armé d'armes irrésistibles et protégé par une cuirasse impénétrable ? Le néophyte doit s'efforcer autant que possible de remplir toutes les clauses raisonnables des lois d'hygiène établies par la science moderne. L'air pur, l'eau pure, des aliments sains, un exercice modéré, des heures régulières, des occupations et un entourage agréables, tout cela est, sinon indispensable, du moins utile à son progrès. C'est pour s'assurer tout cela, au moins autant que le silence et la solitude, que les dieux, les sages, les occultistes de tout temps ont cherché à se retirer dans le calme de la campagne, dans la fraîcheur des grottes, dans les profondeurs de la forêt, dans l'immensité du désert ou sur les hauteurs des montagnes. N'est-il pas frappant que les dieux aient toujours aimé les « hauts lieux », et qu'aujourd'hui même la plus haute section de la Fraternité occulte humaine habite les plateaux des montagnes les plus élevées du monde (1) !

Le débutant ne doit pas non plus dédaigner les secours de la médecine, ni d'une bonne diète médicale. Il est encore un mortel ordinaire et a besoin de l'aide d'ordinaires mortels.

« Mais, demandera le lecteur, en supposant remplies toutes les conditions requises ou sous-entendues (car les détails et variétés du traitement voulu sont trop nombreux pour être énumérés ici), quelle devra être ensuite la marche à suivre ? » Eh bien, voici quels seront les résultats physiques du procédé indiqué, s'il n'y a eu ni apostasie, ni négligence :

D'abord le néophyte prendra plus de plaisir aux choses spirituelles et pures. Il en viendra peu à peu à considérer les occupations grossières et matérielles, non seulement comme indifférentes et interdites, mais comme purement et simplement répugnantes. Il trouvera plus de charme aux simples sensations de la nature, — ce genre de sentiments que l'on peut se souvenir d'avoir éprouvés dans l'enfance. Il se sentira plus léger de cœur, plus confiant, plus heureux. Qu'il prenne garde de se laisser égarer par cette sensation de jeunesse renouvelée, sous peine de retomber au niveau de sa vie passée ou plus bas encore. « Action et réaction sont égales. »

(1) L'origine de la sévère défense faite aux Juifs de « servir leurs dieux sur les hautes montagnes et les collines » peut être attribuée à ce que leurs anciens ne voulaient pas permettre au commun du peuple de choisir une vie de célibat et d'ascétisme en d'autres termes de poursuivre l'adeptat auquel ils étaient impropres. Cette défense avait une signification ésotérique avant de devenir une prohibition incompréhensible à la lettre : ce n'est pas l'Inde seulement dont les fils accordaient des honneurs divins aux sages : toutes les nations ont considéré leurs adeptes et leurs initiés comme des êtres divins.

Bientôt le besoin de nourriture commencera à s'en aller. Laissez-le diminuer graduellement : inutile de jeûner, prenez ce que vous sentez nécessaire. Vous préférerez bientôt les aliments les plus innocents et les plus simples, en général des fruits, du laitage. Vous continuerez à simplifier la qualité de votre nourriture graduellement, très graduellement, en même temps que vous vous sentez capable d'en diminuer la quantité. « Peut-on vivre sans manger ? » va-t-on demander. Mais avant de rire, considérez le caractère du procédé en question. C'est un fait notoire que plusieurs organismes inférieurs et élémentaires n'ont pas d'excrétions. Le ver de Guinée ordinaire en est un très bon exemple : quoique possédant un organisme assez compliqué, il n'a pas de canal excréteur. Tout ce qu'il consomme — les plus pauvres essences du corps humain — est employé à sa croissance et à sa propagation : vivant dans le tissu de l'homme, il ne rend pas de nourriture digérée. Le néophyte, à une certaine période de son développement, est dans une condition tant soit peu analogue, avec cette ou ces différences, que lui excrète, mais à travers les pores de la peau, et que par ceux-ci entrent en même temps d'autres molécules de matière plus éthérée qui contribuent à sa sustentation (1). En dehors de cela, tout ce qu'il mange et boit ne sert qu'à maintenir en équilibre ces parties grossières de son corps qui doivent encore, par le médium du sang, réparer leur dépense cuticulaire. Plus tard, le processus cellulaire du développement de son corps subira un changement : un changement en mieux, le contraire de celui qui a lieu en mal dans la maladie ; il deviendra *tout entier* vivant et sensitif, et tirera sa nourriture de l'éther (Akas). Mais cette époque est encore bien loin pour notre néophyte.

Longtemps avant cette période, sans doute, d'autres résultats se seront produits, non moins surprenants qu'incroyables pour le profane, qui donneront à notre néophyte le courage et la consolation nécessaires dans sa tâche difficile. Il serait superflu de répéter ce que des milliers d'auteurs ont dit du bonheur et de la satisfaction que confère une vie innocente et pure, bien qu'ils en aient ignoré la vraie cause. Mais il se produit souvent, dès le commencement de l'opération quelque résultat physique sensible auquel le néophyte ne s'attendait pas du tout : une maladie obstinée ou jugée incurable peut prendre une tournure favorable ; lui-même peut développer des pouvoirs magnétiques guérisseurs ; ou bien il sentira avec charme ses sens aiguisés d'une manière inconnue

(1) On pourrait comparer cet état à la condition physique du fœtus avant la naissance.

jusqu'alors. L'explication de ces phénomènes n'est, nous l'avons dit, ni miraculeuse ni difficile à comprendre. D'abord, il doit nécessairement résulter quelque chose du changement soudain dans la direction de l'énergie vitale ; quelles que puissent être nos conceptions personnelles de cette énergie et de son origine, elle a été reconnue par toutes les écoles de philosophie comme une chose très mystérieuse, comme le pouvoir-cause. Ensuite, la Théosophie enseigne, nous l'avons vu, qu'un homme est composé de plusieurs hommes se pénétrant l'un l'autre ; et, à ce point de vue, il est tout naturel (malgré la difficulté d'expliquer cette idée en langage ordinaire) que l'éthérialisation progressive des parties les plus denses et les plus grossières doive laisser aux autres plus de liberté. Une troupe de chevaux peut être arrêtée par une foule et avoir bien de la peine à s'y frayer un chemin ; mais si chaque personne de cette foule pouvait soudain être changée en un fantôme, l'obstacle ne serait plus sérieux. Et comme chaque entité intérieure est plus raréfiée, plus active et plus volatile que l'extérieure, et comme chacune est liée à divers éléments, dimensions et propriétés du *Cosmos* dont il est traité en d'autres articles sur l'occultisme, l'esprit du lecteur peut concevoir, — bien que la plume de l'auteur ne puisse l'exprimer — quelles magnifiques possibilités se dévoilent peu à peu au néophyte.

Celui-ci peut profiter de plusieurs des opportunités ainsi suggérées, pour sa sûreté ou son amusement personnel, et pour le bien de ceux qui l'entourent ; mais la manière dont il s'en sert dépend de ses aptitudes personnelles et fait partie de l'épreuve par laquelle il doit passer : l'abus de ces pouvoirs aurait pour résultat naturel leur perte. *L'itcha* ou désir, de nouveau évoqué par les avenues qu'ils entr'ouvrent, peut retarder ses progrès ou le ramener en arrière.

Mais il y a une autre portion du Grand Secret à laquelle le moment est venu de faire allusion, et qu'il est permis aujourd'hui, pour la première fois dans une longue série d'âges, de révéler au monde.

Le lecteur est assez instruit pour savoir que l'une des grandes découvertes qui ont immortalisé le nom de Darwin est celle de cette loi, qu'un être organisé a un penchant inévitable à répéter l'action des ancêtres de sa race, à une époque analogue de sa vie, d'autant plus sûrement et complètement qu'ils sont plus voisins de lui dans l'échelle des êtres. Une des conséquences est qu'en général les êtres organisés meurent à une époque moyenne, la même que pour leurs ascendants. Il y a sans doute de grandes différences entre les âges actuels auxquels meurent les individus

d'une même espèce : la maladie, les accidents, les famines sont des facteurs dont il est important de tenir compte. Mais, dans chaque espèce, la *vie de la race* est bornée à une limite bien appréciable que l'on ne voit dépasser à aucun individu. Cela s'applique à l'espèce humaine tout comme aux autres. Supposons un homme de constitution ordinaire, qui ait rempli toutes les conditions sanitaires possibles, évité tous les accidents et toutes les maladies, les médecins savent qu'il arrivera un moment, un cas particulier, où les molécules du corps sentiront la tendance héréditaire aux actions qui doivent inévitablement produire leur dissolution, et obéiront à cette tendance. Il est évident pour quiconque réfléchit, que si cette limite, cette époque critique pouvait par quelque moyen être décidément dépassée, le danger subséquent de mort diminuerait en même temps que croîtrait le nombre d'années. Ce fait, qui ne serait possible à aucun esprit ordinaire, à aucun corps non préparé, peut le devenir pour un être dont la volonté et la constitution ont reçu une éducation spéciale ; il reste moins de molécules grossières pour entretenir le penchant héréditaire ; il y a l'assistance offerte à l'enveloppe visible extérieure par les *hommes intérieurs* devenus plus forts (la durée normale de ceux-ci est toujours plus longue que celle du corps, même dans la mort ordinaire) ; il y a enfin la volonté, exercée et indomptable, pour diriger et gouverner le tout (1).

A partir de ce moment, la carrière de l'aspirant est plus facile. Il a vaincu « le gardien du seuil », l'ennemi héréditaire de sa race, et, bien qu'exposé à des dangers toujours nouveaux dans son progrès vers Nirvâna, il est enivré de sa victoire, et peut s'avancer hardiment vers la perfection, secondé d'une confiance nouvelle et de nouveaux pouvoirs.

Car il faut se rappeler que la nature agit partout suivant des lois, et que le même processus de purification que nous avons décrit pour le corps matériel a lieu aussi, avec des modifications, dans ceux

(1) Autant montrer à ce propos ce que la science moderne et spécialement la physiologie nous dit du pouvoir de la volonté humaine. « La force de la volonté est un élément puissant dans la détermination de la longévité ! Un point peut être accordé sans conteste, c'est que de deux hommes se ressemblant sous tous les rapports et placés dans des circonstances identiques, celui qui a le plus de courage et de fermeté vivra plus longtemps. Il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup pratiqué la médecine pour savoir que des gens meurent qui pourraient tout aussi bien vivre s'ils y étaient résolus, et que des milliers d'invalides pourraient devenir forts s'ils avaient la volonté innée ou acquise de se vouer à cette tâche. Des gens qui n'ont aucune autre qualification pour la vie, dont presque tous les organes corporels sont attaqués, pour qui chaque jour est un jour de peine, et qui sont cernés de circonstances propres à raccourcir l'existence, vivent cependant par la seule volonté. » (Dr George M. Beard).

qui sont intérieurs et invisibles aux savants. Tout est en voie de changement, et les métamorphoses des corps plus éthérés imitent, quoiqu'en durées croissant par multiplication, la carrière du plus grossier ; le cercle des relations avec le Cosmos environnant s'élargit graduellement, jusqu'au Nirvâna où l'individualité, parvenue au dernier degré de sublimation se fond enfin dans la *Totalité Infinie*.

On peut déduire de cette description du processus la raison pour laquelle les Adeptes se voient si rarement dans la vie ordinaire : *pari passu*, avec l'éthérialisation de leur corps et le développement de leurs pouvoirs grandit une répugnance, une sorte de *dédain* pour les affaires ordinaires de notre existence mondaine. Comme le fugitif jette successivement dans sa course les objets qui peuvent gêner sa rapidité, à commencer par les plus lourds, ainsi l'aspirant élude la mort en abandonnant tout objet qui puisse lui donner prise. Dans ce progrès négatif, tout obstacle dont on se débarrasse devient une aide. Nous l'avons déjà dit, l'adepte ne se rend pas *immortel*, au sens où l'on entend ordinairement ce mot. Vers l'époque où la limite mortelle de sa race est franchie *il est positivement mort*, dans toute l'acception du terme, car il s'est débarrassé de toutes ou presque toutes les molécules matérielles dont la désagrégation aurait produit l'agonie de la mort. Il est mort graduellement durant toute la période de son initiation : la catastrophe ne peut arriver deux fois. Il n'a fait qu'adoucir, en l'étendant à un certain nombre d'années, l'opération de la dissolution que les autres endurent pendant une minute ou quelques heures. L'Adepte le plus élevé est, par le fait, mort au monde et en est inconscient ; il est oublieux de ses plaisirs, indifférent à ses misères, du moins au point de vue du sentimentalisme, car il ne devient jamais aveugle au sentiment sévère du *devoir*. Les nouveaux sens, ouverts sur des sphères plus larges, sont aux nôtres à peu près dans la proportion qui existe entre ceux-ci et l'infiniment petit. Avec de nouvelles sensations et de nouvelles perceptions s'élèvent de nouveaux désirs et des joies nouvelles, puis de nouveaux obstacles ; et là-bas, bien loin (littéralement autant que métaphoriquement), notre misérable petite terre apparaît dans la brume où l'ont laissée ceux qui sont vraiment allés « rejoindre les Dieux ».

Cet exposé fera comprendre aussi combien sont ridicules les gens qui demandent au *Theosophist* « de leur procurer des communications avec les Adeptes supérieurs ». C'est avec la plus grande difficulté qu'un ou deux d'entre ceux-ci peuvent être amenés, fût-ce par les convulsions d'un monde, à nuire à leur propre progrès

en se mêlant de nos affaires terre-à-terre. Le lecteur ordinaire dira : « Cette conduite n'a rien de *divin* ; c'est le comble de l'égoïsme »..... Mais qu'il comprenne bien qu'un Adepté de haut grade, s'il entreprenait de réformer le monde, devrait nécessairement se soumettre à une incarnation de plus. Et les résultats précédemment obtenus par ceux qui ont suivi cette voie sont-ils assez encourageants pour pousser à un nouvel essai ?

Une profonde considération de tout ce que nous venons de dire donnera aux théosophistes une idée de ce qu'ils demandent quand ils veulent être mis sur la voie *praticable* pour gagner de hauts pouvoirs. Eh bien, aussi clairement que parler veut dire, voilà le *Sentier* !.... Peuvent-ils y marcher ?

Il ne faut pas non plus dissimuler que la route du néophyte est semée de ce que les mortels ordinaires appellent des dangers inattendus, des tentations et des ennemis ; et cela, non pour une cause fantaisiste, mais par la raison pure et simple qu'il acquiert de nouveaux sens, qu'il n'est pas habitué à s'en servir, et qu'il n'a jamais vu auparavant les choses qu'il voit. Un aveugle-né, doué soudain de la vue, ne posséderait pas tout de suite le sens de la perspective : comme un enfant, tantôt il s'imaginera que la lune est à portée de sa main, tantôt il saisira un charbon ardent avec la plus téméraire confiance.

Et, demandera-t-on, quelle doit être la récompense de cette renonciation à tous les plaisirs de la vie, de ce froid abandon de tous les intérêts mondains, de ces efforts constants vers un but qui semble toujours plus difficile à atteindre ? Car en ceci l'occultisme diffère de la plupart des *credos* anthropomorphiques : il n'offre pas à ses fidèles un ciel éternel de plaisirs matériels, que l'on puisse gagner d'un seul coup par un saut rapide à travers la tombe. Beaucoup, l'expérience le prouve, ne demanderaient pas mieux que de mourir immédiatement pour avoir le paradis ensuite. L'occultisme n'ouvre pas de ces horizons de bonheur, de sagesse et d'existence sans fin, facilement et promptement gagnés. Ceux qu'il découvre s'étendent comme une série d'arches obscurcies par des voiles successifs, dans la perspective ininterrompue de la longue avenue qui mène à *Nirvāna*. Encore toutes ses promesses sont-elles conditionnées par cette loi nécessaire, que de nouveaux pouvoirs imposent de nouvelles responsabilités, et qu'une plus grande capacité au plaisir entraîne une sensibilité plus grande à la douleur. A cela il n'y a que deux choses à dire : 1° La conscience du pouvoir est par elle-même le plus exquis des plaisirs : or, dans notre progrès en avant, elle est incessamment gratifiée de nouveaux moyens d'exercice ; 2° Comme nous l'avons déjà dit, il

n'y a pas la moindre vraisemblance scientifique que l'on puisse, par aucune autre route que *celle-ci*, éviter la *mort*, s'assurer une éternelle mémoire, acquérir une sagesse sans bornes, et pouvoir par conséquent être d'un immense secours à l'humanité ; tout cela est possible à l'adepte, une fois qu'il a franchi le tournant. C'est un fait certain, logiquement voulu par la physique autant que par la métaphysique, qu'une graduelle absorption dans l'infini est le seul moyen pour la partie d'arriver à connaître le tout ; ce qui est à présent *quelque chose* ne peut sentir, connaître et goûter le *tout* qu'en se *perdant* dans la totalité absolue, dans le tourbillon de cet immuable cercle où notre science devient ignorance, et où le tout même est identique au RIEN.

UN CHÉLA (M. S. T.)

AUTRE ASPECT DU DIAGRAMME SYMBOLIQUE

(DONNÉ DANS LE PREMIER NUMÉRO DU LOTUS)

La Trinité divine se manifeste dans l'activité du *κοσμος* par une force unique à mouvement cyclique (le cercle des 12 signes).

Mais rien ne peut se manifester sans une réaction opposée à l'action. Dieu s'oppose à lui-même dans les personnes du Père actif et du Fils passif pour donner naissance à la lumière harmonique que les Chrétiens nomment Esprit-Saint, de même la force unique s'oppose à elle-même pour constituer les deux grands courants grâce auxquels se maintient l'équilibre du monde.

Irradiés à l'image divine, ces courants se répandent d'orbe en orbe à travers les Soleils, et de Soleil en Soleil à travers les mondes (les étoiles fixes et les 7 planètes des anciens), et partout ils se retrouvent avec leur caractéristique spéciale.

L'un est ascendant, intelligent, actif, moteur, créateur, centrifuge igné. Il est représenté par le triangle à sommet supérieur (image du feu philosophique). L'autre est descendant, instinctif, passif, destructeur centripète, humide. Il est représenté par le triangle à sommet inférieur (image de l'Eau philosophique).

Chacun de ces courants est soumis à la loi universelle : il est formé d'une force opposée à elle-même et harmonisée par la résultante de cette opposition (les deux côtés du triangle harmonisé par la base).

Mais, comme le montre la 6^e clef du livre d'Hermès, correspondante au nombre de ces deux triangles (3 + 3) il n'y a pas d'équilibre possible dans cette éternelle action et réaction et l'équilibre ne peut naître que dans d'autres conditions.

En effet, que les deux forces harmonieusement équilibrées viennent à s'opposer l'une à l'autre, au lieu de se croiser seulement, aussitôt elles agissent sur un point situé au centre d'une croix. C'est là que va naître la Quinte Essence du Monde, de l'Adam-Eve: l'homme.

L'homme retrouve en lui la lutte des deux forces du monde dont il est le résumé, les forces supérieures libres et intellectuelles, les forces inférieures soumises, instinctives et corporelles.

Le jour où l'homme soumet l'inférieur au supérieur, la passion à l'action, le jour où suivant les hermétiques il a fixé en lui le volatil et volatilisé le fixe, ce jour-là apparaît la quintessence humaine, l'âme immortelle et consciente, l'*homo divinus*, le nouvel homme. En lui se retrouve la Divinité fière de son œuvre.

C'est alors vraiment que le Pantagramme sacré, résumant les cinq principes dans ses cinq branches, peut se placer au centre de la croix qui communique par ses branches avec les deux formes de la personnalité divine: la forme active par sa branche verticale, la forme passive par sa branche horizontale.

Ainsi Dieu se répand à travers les mondes pour venir se retrouver dans l'âme de l'homme régénéré et de là émanent de nouveau ses vertus.

Les nombres vont nous faire connaître le nom qu'il faut attribuer à cette manifestation de la divinité.

Dieu c'est l'unité absolue, sa loi, nous l'avons vu, c'est le Ternaire, il se manifeste dans son évolution cyclique par le duodenaire, et enfin après plusieurs manifestations suivant la loi universelle (Ternaire), il se résout à l'unité primitive dans l'âme de l'homme deux fois né.

$$\text{L'unité} = 1 = 8$$

$$\text{Le ternaire} = 3 = 2$$

$$\text{Le duodenaire} = 12 = 5$$

L'unité qui par le ternaire accomplit le cycle des nombres pour revenir à l'unité, voilà une des significations du grand nom magnifiquement cabalistique אגלא Agla.

On peut tirer encore des combinaisons numériques produites par les figures d'autres révélations, mais je ne veux pas abuser de votre attention plus longtemps.

PAPUS,
Myste.

L'INITIATION (SUITE)

III. — Lorsque la science cherche à réaliser, en suivant la marche si bien tracée par Taine, son espérance de trouver dans l'observation des phénomènes l'enchaînement indéfini des choses, elle ne tarde pas à se heurter à une difficulté capitale que le lecteur a dû pressentir déjà : à savoir, les limites que la nature impose à notre observation et à nos expériences. Nous sommes bien forcés de nous avouer ces limites quand nous nous trouvons en présence de faits ou d'êtres que nous ne pouvons atteindre bien que leur existence soit indubitable pour nous ; or il n'est pas un ordre de sciences qui ne présente assez rapidement de pareils faits ou de pareils êtres.

Quand le physicien a constaté les lois les plus générales de l'attraction, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, il rencontre d'une part l'élément supposé de la matière, molécule ou atome, sans pouvoir l'observer, et de l'autre l'espace céleste où il ne peut pénétrer, de sorte que la transmission de la force attractive, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité à l'intérieur des corps ou entre eux, et, par suite, la cause de leurs caractères spécifiques, celle de leurs combinaisons, celle de leur atomicité, sont autant de choses qui échappent à ses sens, aussi bien que les courants de l'espace et même, simplement, les régions supérieures de notre atmosphère, ou les couches profondes de notre propre globe.

Le naturaliste a constaté les fonctions des organes et la structure grossière des organismes, il arrive à cet élément des tissus qui semble toujours se reculer à mesure qu'il en approche : il ne peut même pénétrer dans cet élément déjà si complexe de la cellule pour examiner le jeu des forces physiques et chimiques qui y sont en lutte incessante ou pour connaître ses caractères, ses rapports avec le milieu où elle vit, son origine, sa fin. A l'inverse, l'infinie variété des êtres, les nuances imperceptibles qui les différencient, dépassent tellement encore les bornes de son observation qu'il ne peut réussir ni à les connaître tous, ni même à rassembler ceux qu'il connaît dans les cadres nécessairement artificiels de ses classifications (1).

(1) Agassiz, à propos d'une mission scientifique, écrivait au savant empereur du Brésil, que les poissons de l'Amazone sont presque tous d'espèce nouvelle par rapport aux autres régions alors connues ; qu'il se proposait d'étudier seu-

Ne parlons pas de l'astronomie dont le domaine presque entier est en dehors de nos limites ; mais que dire des phénomènes de la sensibilité, de la vie, de la pensée, aussi impénétrables au naturaliste qu'au moraliste, à l'économiste ou à l'historien quand ils prétendent se borner à y voir des faits produits dans des régions inabordables de notre être ?

Que dire encore des bornes que le temps nous impose aussi bien que l'espace ? Combien le champ de nos observations n'est-il pas circonscrit dans le passé astronomique, géologique, biologique et historique qui doit nous servir, cependant, à juger de l'avenir, à donner un corps à nos sciences ?

Et qu'est-ce encore lorsque ces deux obstacles se coalisent contre notre insatiable curiosité ? Contre l'historien, par exemple, qui prétend par les seuls faits archéologiques ou philologiques, restituer un passé où la plupart des causes étaient cachées dans les profondeurs de la conscience humaine, insondables pour le contemporain lui-même !

Que le lecteur ne m'objecte ici ni l'expérimentation ni ces magnifiques observations indirectes qui sont la gloire des temps modernes. La première prouve, en effet, leur faiblesse et celle des observations qu'elle est appelée à confirmer ou à rectifier quand elle n'est pas le complément de simples hypothèses. Quant aux autres, je suis bien loin de les nier et de mesurer plus que ce soit mon admiration à nos sciences modernes, que je crois, au contraire, grandement honorer, en précisant leur puissance dans le but et avec l'espoir de montrer qu'elle est bien plus grande qu'on ne le pense. Je n'oublie donc pas le moins du monde, comment l'homme est parvenu à se rendre compte de l'inabordable jusqu'à peser l'atome et les planètes, jusqu'à déchiffrer quelques-unes des pages presque effacées de la vie de notre monde. Mais, c'est précisément de ces sortes d'observations que j'entends parler pour faire sentir quelles sont actuellement leurs limites inévitables et voici seulement ce que j'entends dire :

En premier lieu, que l'observation pure et simple du *phénomène* n'est que le préliminaire de la science où l'imagination, l'*intuition* joue, au contraire, le rôle capital, comme le montrera mieux tout

lement 1,800 à 2,000 de ces espèces ; que pour cela il avait à connaître : leur habitation, leur nourriture, leurs mœurs, leur génération, leurs migrations, leur anatomie, etc., qu'ainsi plusieurs années lui étaient nécessaires pour prendre connaissance de ce tout petit coin d'une fraction d'une des parties d'une science spéciale. C'est un exemple entre mille que fourniraient indifféremment la minéralogie, la chimie, la botanique, l'astronomie si elles pouvaient voir ce qu'elles désirent !

à l'heure l'étude plus approfondie de la méthode dite expérimentale.

En second lieu, que dans l'état actuel de notre nature, l'observation, directe ou non, la plus ingénieuse du phénomène est nécessairement bornée par nos facultés, de sorte que le progrès ne peut s'attendre que du perfectionnement de celles-ci. Autrement dit, le progrès de la science ne s'accomplit que *par une série de modifications alternatives du mode d'observation, et de l'observateur lui-même*. Cette dernière assertion ne sera prouvée que par toute la suite de ce chapitre, mais nous pouvons montrer maintenant les limites de notre perception du phénomène, et il ne s'agit, en ce moment, de rien autre chose.

La Nature nous fait sentir ces limites en nous refusant une intelligence nette des mesures que nous réussissons à établir, une fois que nous atteignons certaines régions ou extrêmement bornées ou extrêmement étendues ; nous sommes dès lors dans l'inappréciable, presque dans l'inconcevable, aussi bien que lorsque nous abordons le monde de la pensée et tout ce qui est d'ordre spirituel. Que disent, par exemple, à notre esprit, ces distances des étoiles les moins éloignées de nous, comme de la 61^e du Cygne qui n'est pas à plus de 595,000 fois la distance de la terre au soleil (ou un peu plus de 22 millions de millions de lieues), de sorte que la lumière nous en arrive en neuf ans au plus, à raison de 77,000 lieues par seconde, en chiffres ronds. Que nous disent de plus ces chiffres de la vitesse de la lumière ou celui de notre distance au soleil, de 37 millions et demi de lieues ? Qu'apprenons-nous en sachant que les vibrations lumineuses se répètent plus de 500 millions de millions de fois pendant la durée infime d'une seconde, ou encore (comme Crookes l'a rappelé dans ses célèbres conférences sur le radiomètre), que les molécules gazeuses sont de dimensions telles qu'il faudrait plus de quatre cent mille ans pour remplir un ballon de 13 centimètres de diamètre à travers un trou microscopique, avec une vitesse de 100 millions de molécules par seconde ?

La raison de notre impuissance dans ces régions est bien claire : notre analyse, nécessairement finie comme nos facultés, ne peut qu'approcher non pas atteindre l'infini, tandis que la nature, comme nous le voyons dans l'état actuel de nos sciences, compose le fini au moyen d'un nombre infiniment grand d'éléments infiniment petits, en caractérisant seulement chacun de ces produits finis par une loi spéciale aux éléments combinés par un nombre ! C'est ce qui justifie notre calcul infinitésimal dont l'objet est, précisément, de représenter ce mécanisme, et les limites de sa puissance comme de la nôtre, sont montrées soit par l'impossibilité de trou-

ver une règle générale d'intégration, soit par la nécessité de négliger pour arriver à un résultat fini, des infinis, du 2^e 3^e... 4^e ordre (1).

(1) Le langage mathématique peut servir à représenter comme voici la nature telle qu'elle apparaît à notre science :

Les mathématiciens prennent $\frac{m}{\infty}$ comme le symbole de l'infiniment petit, ce qui s'exprime par $\frac{m}{\infty} = 0$.

Où, sous une autre forme, ils prennent pour symbole de l'indétermination la formule $m \times \infty$, qui signifie qu'une quantité quelconque est le produit de deux facteurs d'infinis contraires. Ils arrivent à ce résultat en appliquant la théorie des limites à un quotient quelconque $\frac{m}{n} = a$, et ils montrent par là, que m peut se trouver déterminé même à sa limite, s'il y a une relation, une loi qui lie m à a : autrement dit, dans la nature, chaque individu, bien que composé d'éléments infiniment petits, est caractérisé par la loi qui règle ces éléments, par un nombre. Voilà pour notre monde fini.

Rassemblez dans une synthèse toujours croissante, ces éléments, les individus nés de leur union, ceux produits par la combinaison des précédents, et ainsi de suite, vous arriverez à la limite, à l'ensemble universel, à l'Un. Cette opération peut s'exprimer en langage mathématique par la puissance infinie de l'élément fini, ou $(0 \times \infty)^\infty$.

Cet Un qui est la concentration de tout, est, pour ainsi dire, le *potentiel universel*, la force par excellence qui tend par conséquent à l'expansion infinie; c'est l'élément *actif*, que nous représentons ici par le signe positif (et aussi par l'infini).

L'effet de son activité sera une analyse inverse de la synthèse précédente, une différenciation qui doit ramener aux éléments de l'intégration faite tout à l'heure.

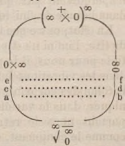
Dans cette différenciation, qui consiste à partager l'infiniment grand en particules infiniment petites, la formule représentant l'étage intermédiaire correspondant à $\infty \times 0$, sera l'opération inverse $\frac{\infty}{0}$ (imaginaire pour le mathématicien).

Et le résultat ultime sera $\sqrt[0]{\infty}$ élément absolument inerte, passif par excellence, représenté ici par le signe négatif et en même temps par zéro.

On voit ainsi le Potentiel infini devenir cet assemblage de forces élémentaires innombrables qui constitue la matière; on voit l'Esprit devenir Matière.

Concevez maintenant ce cycle d'évolutions différentielles et intégrales en perpétuel accomplissement, comme si un courant électrique parcourait le fil circulaire en y produisant successivement les modifications atomiques que nous venons d'indiquer; voilà le symbole de la Création d'après les occultistes; c'est le serpent qui se mord la queue. Nous ne l'exposons ici, par anticipation que pour y trouver une représentation figurée de nos sciences et de leur évolution.

Nous sommes dans la région inférieure de ce cercle, marchant du négatif au positif sur l'arc *réel*, celui du *phénomène*, mais à mesure que nous y montons nous percevons la région correspondante de l'arc *imaginaire*, *nouménal*; nous possédons successivement les segments *ab*, *cd*, etc., et si nous nous bornons à prendre possession des arcs *a*, *ac*, *ce*, etc., sans leurs symétriques correspondants, nous ne trouvons pas la loi de différenciation qui a donné une individualité à chacune des indéterminées $0 \times \infty$; nous ne savons pas le monde réel, sans le monde imaginaire.



Ce n'est pas à dire que nous devons renoncer à l'espoir de reculer indéfiniment les limites de notre approximation ; seulement, pour les reculer, il faut de toute nécessité, que nous perfectionnions nos propres facultés. Nous verrons comment cela est possible.

Les positivistes ont donc raison de dire que l'infini nous est inabordable, car, il faut les entendre au point de vue où ils se sont mis, c'est-à-dire dans notre état actuel, sans tenir compte de l'évolution de nos facultés et par conséquent de celle de notre certitude. Mais ils tombent en même temps dans une erreur capitale qu'ils n'aperçoivent pas, quand ils croient pouvoir négliger cet infini dans l'étude du fini lui-même.

En effet, outre que les limites du fini n'ont rien de précis ni même de fixe, l'infini n'est pas en deçà ou au-delà de la nature perceptible pour nous, il la pénètre complètement. Nous le rencontrons dans les vibrations lumineuses et chimiques, dans la molécule et l'atome des corps bruts, dans la cellule granuleuse des corps organiques, dans la variété de combinaisons des êtres et des mondes ; partout nous le retrouvons, non pas comme une limite, mais comme le contenant, comme le déterminant du fini.

Quand nous négligeons l'un de ces deux facteurs de la nature, nous nous égarons, et force nous est bientôt d'y ramener nos méditations. Des perturbations d'astres invisibles dans leur éloignement modifient les orbites calculées ; la dissociation, trouvée dans les températures excessives et inabordables, transforme le jeu des affinités ; ailleurs il a fallu trouver les vibrations infinies révélées par la polarisation, la diffraction, le spectroscope ; il a fallu scruter la cellule organique, ses granulations, son nucléus, son nucléole !

La cellule !... monde microscopique qui touche à tous les extrêmes, que la pensée traverse dans le cerveau humain, en même temps que la digestion la plus matérielle comme dans le dernier des protozoaires.

Voici encore la globigerine, qui construit avec l'aide des siècles des montagnes de craie ; voici le microbe méconnu hier, maître aujourd'hui partout, agent universel dans son extrême ténuité, des incessantes transformations qui font la vie d'un monde !

..

Si donc nous étions bornés, comme on se le figure trop souvent aujourd'hui, à l'observation et à l'expérimentation des phénomènes sensibles pour nous, il en résulterait :

1° Que les faits, par eux-mêmes, ne nous apprendraient à peu

près rien, parce que c'est leur rapprochement, leur combinaison qui nous éclaire;

2° Que, même combinés et rapprochés, ils ne nous enseigneraient encore que leurs propres rapports, sans pouvoir nous faire remonter au-delà de quelques causes secondes, jusqu'à ces causes supérieures que le positif Taine nous montre si bien comme l'objectif de la science;

3° Que, du reste, l'observation et l'expérimentation des faits et des choses se trouvent tout à fait bornées par l'état actuel de la nature humaine; c'est-à-dire que la plus grande partie de l'Univers est nécessairement inabordable, pour le savant positif, sans être négligeable, à cause de l'intime solidarité de tous les éléments cosmiques, et même à cause du nombre infini de ces éléments.

En réalité, et fort heureusement, nous avons une faculté qui nous permet de franchir ces limites, c'est l'*Imagination*. Elle est la véritable créatrice de nos sciences comme de nos arts et de notre industrie.

Le rôle de l'observation et de l'expérimentation c'est d'inspirer, de régler l'imagination dans ses recherches, de lui donner une direction et ensuite, d'en contrôler les découvertes; mais sans l'imagination nous serions bien vite noyés dans l'infini, ballottés comme un vaisseau désemparé, au lieu de reconnaître et de suivre les admirables courants qui font l'Harmonie et l'Unité dans la Nature.

C'est par l'imagination intuitive que nous combinons les faits observés pour en tirer une loi.

C'est par elle que nous abordons les questions métaphysiques inévitables, que nous sortons du cercle vicieux de la contingence.

C'est par son secours que nous reculons les limites de notre esprit fini vers l'Absolu auquel rien ne peut nous empêcher d'aspirer; que nous aborderons demain l'inabordable, l'inconnu même, d'hier.

C'est elle qui nous suggère nos hypothèses, nos théories et qui les vérifie ensuite, secondée par l'expérimentation et l'observation.

En faut-il des exemples? Ils se présentent en foule:

D'où sont venues les lois de Képler? D'une imagination en travail depuis plus de vingt ans, et que disait son précurseur, Copernic? « Quoique cette opinion parût absurde j'ai pensé... que je pourrais me permettre aussi d'essayer si, en supposant la terre mobile, on ne parviendrait pas à des démonstrations plus solides, etc... »

Combien d'années, aussi, l'*Attraction* Universelle n'a-t-elle pas germé dans le puissant cerveau de Newton qui « y pensait sans cesse? »

Et notre cosmologie actuelle, n'est-elle pas encore à très peu près, l'*hypothèse* de Laplace?

Est-ce que Lavoisier, aussi n'a pas débuté par une *théorie* contre le phlogistique!

Voyez encore ce que le positiviste Littré dit des découvertes d'Ampère dont « il ne peut s'empêcher d'admirer la *sagacité divine*, le *génie* systématique ». (*La science au point de vue philosophique*).

Rappelez-vous l'origine des travaux de Fresnel sur la lumière.

Et ceux de Cuvier?

Et ceux de Darwin?

Et les origines de la chimie organique avec Liebig, Dumas, Gérard, etc?

Et toutes ces théories, qui, aujourd'hui encore, subsistent comme hypothèse, bien qu'elles soient à la base de nos connaissances: l'éther, la théorie des ondulacions, l'attraction, l'atome et l'atomi-cité, etc., etc.?

Ce sont tous les détails de nos sciences qui s'offriraient en preuve à cette assertion si elle n'était évidente dans l'esprit de quiconque connaît tant soit peu l'histoire des découvertes modernes. Elle va se confirmer, du reste, par l'étude qui nous reste à faire avec plus de détails de l'observation et de l'expérimentation elles-mêmes, car ce sujet est si important, si essentiel, que le lecteur voudra bien, je l'espère, consentir à le parcourir dans toute son étendue.

Ce qu'il s'agit d'établir maintenant est capital encore; c'est que cette même *intuition* sans laquelle l'observation et l'expérimentation seraient de faibles ressources, est indispensable à la pratique expérimentale ou d'observation, elle-même; bien plus, qu'elle en est l'agent principal!

IV. — Voyons, en effet, comment procède la science pratique.

Une connaissance une fois acquise semble fort claire quand on l'expose avec méthode, et la science apparaît alors comme une série d'observations aussi simples que naturelles. C'est ainsi que notre illustre chimiste, Berthelot, dans un livre tout récent (*Science et Philosophie*), nous conduit de la flamme d'une bougie à la grande loi de la conservation de l'énergie, en se bornant à l'expérimentation.

En recueillant, dit-il, les gaz et le carbone de cette flamme, on a vu que sa lumière venait de l'incandescence de gaz mêlés de particules solides.

En combinant directement ces gaz et ces particules avec l'oxygène de l'air, on a vu que leur incandescence dans la flamme venait de cette combinaison chimique, et qu'il en était de même de toute combustion.

D'autres expériences récentes prouvent que si la combinaison chimique dégage de la chaleur, c'est que celle-ci se réduit à une explication purement mécanique, à un *travail* susceptible d'être transformé en d'autres équivalents : « La physique, la chimie, se ramènent dès lors à la mécanique, non à la suite de raisonnements *à priori*, mais au moyen de notions indubitables, toujours fondées sur l'observation et l'expérience..... Pour atteindre à de si grands résultats, l'esprit humain a suivi une méthode simple et invariable. Il a constaté les faits par l'observation et l'expérience. »

C'est, en effet, simple comme une bataille le soir de la victoire, mais rien n'est moins propre à donner une idée juste de la stratégie de la science aux prises avec la nature.

Qu'on se représente, en effet, le savant en face d'un sujet d'études dont l'analyse est tout à faire. Il n'en est point qui ne soit très complexe ; une première difficulté est donc de savoir, avant de faire aucune observation, ce qu'il faut observer, et cette difficulté paraît insurmontable quand on réfléchit que les éléments que l'on se propose de chercher sont masqués, perdus, pour ainsi dire, dans un enchevêtrement de causes et d'effets dont l'ensemble n'apprend rien quand il ne trompe pas : il faudrait connaître déjà le sujet à étudier, et ceux dont il dépend pour y établir des catégories utiles ; il faudrait, comme le géomètre, et comme l'a fait M. Berthelot dans le passage précité, pouvoir supposer le problème résolu. Figurez-vous, par exemple, un chimiste, il y a deux cents ans, en présence d'un sel organique, et même inorganique ; quels indices a-t-il pour l'analyser ? Combien de travaux n'ont-ils pas dû s'amasser pour que cette composition fût éclaircie seulement comme elle l'est maintenant !

Cette difficulté se présente, du reste, dans les détails comme dans un ensemble quelconque. Voyez, par exemple, l'étude qui paraît simple, au premier abord, de la cristallographie : d'abord la forme réelle est fort souvent dissimulée sous un assemblage tout différent des cristaux à étudier ; ensuite, les modifications des arêtes et des angles rendent les formes fondamentales si méconnaissables qu'il a fallu le génie d'un Haüy pour les reconnaître et les classer. Ce n'était pas tout ; il fallait encore y étudier

les effets de la pression, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière surtout; puis tout récemment encore, l'examen microscopique a rectifié d'énormes erreurs, éclairé quelques points inconnus, et après tant d'essais, tant d'études, la structure cristalline de la matière reste encore pleine de mystères! Comment donc ceux qui l'ont abordée les premiers pouvaient-ils s'y orienter? Que devaient-ils observer? Et comment le savoir avant l'analyse même à entreprendre?

Il n'y a que deux ressources dans cet embarras :

Ou le hasard, c'est la plus employée peut-être, mais s'il sert parfois avec un bonheur exceptionnel, il égare presque toujours, et souvent pendant des siècles :

Ou l'intuition, qui montre au génie, comme par une faculté surhumaine, où est le nœud de la difficulté. Il fait une hypothèse, une théorie que l'expérimentation ou l'observation auront ensuite à contrôler. Le génie sommeille-t-il? le commun des savants observe sans méthode et sans guide, s'en prenant aux apparences saillantes qui attirent l'attention de chacun ou répondent à ses goûts. Les observations s'entassent alors simples et faciles, peut-être, mais sans autre résultat qu'une nomenclature aussi curieuse qu'inutile. N'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui même, malgré tout notre acquit, pour ces faits psychologiques, vieux comme le monde, mais dont notre science commence seulement à s'émouvoir? Magnétiseurs, spirites ou savants, tous amassent, en désordre, des observations dont le lien échappe encore et qui ne peuvent rien avoir de vraiment méthodique, malgré les efforts de quelques esprits rares comme Mesmer, Puységur ou Allan-Kardec.

Il en a été de même de la pesanteur jusqu'à ce qu'un Galilée devinât l'importance du pendule; de l'attraction jusqu'à ce qu'un Newton réfléchit sur la chute des corps; de la combustion jusqu'à ce qu'un Lavoisier songeât à chercher l'oxygène dans l'air. Il en a été ainsi du mouvement réel des astres, de la combinaison chimique, du galvanisme, des courants, de la polarisation, de la diffraction, de la dissociation et de mille autres sujets.

Il en a été de même, en un mot, pour toutes les observations, jusqu'à ce que le génie y ait apporté sa fonction caractéristique, l'Intuition.

Cette difficulté vaincue ou évitée, il s'en présente une seconde qui n'est pas moindre, celle de coordonner les résultats, car les observations faites, le plus souvent, en un complet désordre, n'apprennent rien que par leur comparaison. Le savant est alors dans une situation analogue à celle de l'enfant à qui l'on propose

le jeu des cubes, avec cette différence qu'au lieu de quatre combinaisons pour chaque pièce il en a presque toujours un nombre considérable. Il n'a que deux ressources : ou essayer toutes les combinaisons possibles, ou voir par l'œil divinatoire du génie, l'*Intuition*.

Le premier moyen est généralement impraticable, il perdrait dans l'infini le savant même le plus doué de cette patience que Buffon voulait prendre pour le génie. Un exemple au hasard va le faire comprendre : — Les animaux, au moins ceux supérieurs, étaient connus depuis des siècles sans qu'on eût remarqué chez eux les principes fondamentaux de la subordination des caractères et de la corrélation des formes. Ces principes auraient apparu si l'on avait rapproché successivement 1 à 1, 2 à 2, 3 à 3, etc. . . . , les organes connus, au moins chez un certain nombre de ces animaux. Or voyons combien d'observations sont nécessaires pour faire ce rapprochement complet, dans toutes ses combinaisons possibles.

Supposons qu'on se borne à cinquante animaux bien connus et que l'on compare chez chacun d'eux seulement cinq organes pris dans leur ensemble, par exemple, l'appareil digestif, celui de la circulation, celui sensitif, celui de la locomotion et les téguments. Le calcul montre qu'il faudra déjà mille cinq cents rapprochements. — Mais ce ne serait là qu'une comparaison beaucoup trop grossière pour faire apparaître les principes en question (par exemple le rapport des dents au tube digestif).

Prenons donc qu'on fera une nouvelle série de rapprochements plus complets, entre dix organes, au lieu de cinq et pour les mêmes cinquante animaux : ce sera encore assez imparfait (on aura, par exemple, les dents, l'estomac, les intestins, le cœur, les poumons, etc...) Mais nous voilà alors obligés déjà à 63,700 rapprochements !

Et si nous rapprochions vingt organes, il faudrait plus de cinq cent mille observations !

Ni aucun savant ni aucune société ne se livrerait à des opérations semblables dont la science exigerait la répétition des millions de fois !

Mais un Cuvier se présente, *devine* l'importance des dents ; une loi essentielle apparaît ; quelques observations suffisent à la *confirmer*, mais elles ne l'avaient point signalée.

De même un Linné, un Tournefort *devinent* le règne végétal ;

Un Lavoisier, un Gerhardt, un Dumas, le monde chimique ;

Un Fresnel, un Ampère, les harmonies physiques ;

Un Herschell, un Laplace, l'Univers stellaire.

Partout l'observation confirme, presque jamais elle ne révèle : il faudrait donc dire, au contraire de M. Berthelot : « La Nature doit être devinée ! »

Ce n'est pas assez de découvrir ainsi des rapports, souvent il faut les préciser, les mesurer avec toute l'exactitude possible, et, pour cela, il faut encore mettre en jeu l'intuition ; imaginer des unités convenables, imaginer des instruments appropriés : dynamomètres, thermomètres, baromètres, voltamètres, procédés d'analyse quantitative, de dosage, goniomètres, etc, etc.

Arrivé ainsi à des lois d'une certaine portée, à des principes génériques, on rencontre encore un obstacle considérable : celui des limites de nos observations dont nous avons parlé déjà. Voici que des faits, des choses s'offrent à nous, signalés en partie seulement par nos sens : nous les voyons sans pouvoir les sentir, comme l'éther ; nous les sentons sans les voir, comme l'air ; bref, nous ne pouvons en avoir une perception complète.

Deux remèdes se sont offerts à cette nouvelle faiblesse de l'homme : d'abord des instruments qui furent comme le prolongement de ses sens, tels que les lunettes, le microscope, le microphone..., ensuite, et principalement, l'observation indirecte. Est-il besoin de faire ressortir quel rôle capital l'intuition joue encore ici ?

Ces instruments, il a fallu les inventer. Il a fallu surtout, trouver pour ces faits et ces choses en parties inaccessibles des conséquences observables de leur action, d'où l'on pût déduire leurs caractères. Et que l'on remarque bien quelle est cette difficulté : il ne s'agit plus de choisir au milieu de rapports innombrables, mais connus du moins, il faut chercher celui du connu au demi inconnu, pour ainsi dire. L'imagination qui n'avait tout à l'heure à deviner que des rapprochements doit maintenant les faire précéder des conséquences possibles. En vain espérerait-on encore les trouver par une énumération complète, elle se perdrait dans l'infini comme dans le cas précédent, car c'est là une remarque générale que nous pouvons nous dispenser de répéter désormais. Rien ne peut suppléer cet admirable instinct du genre humain, l'Intuition !

Elle doit être maintenant plus active que jamais, car plus elle s'étend, plus elle a besoin du contrôle de l'expérience, besoin, par conséquent, de créer des procédés et des instruments qui justifient ses prévisions.

Ces instruments eux-mêmes traduisent parfaitement cet état de la science qu'on pourrait appeler d'ordre secondaire. Entrez dans un cabinet de physique, voyez ce que supposent de génie, bien

plus encore que de science, tous ces appareils mystérieux pour le profane ; une balance de torsion, une sirène, une boussole des sinus ou des tangentes, une machine de Ruhmkorff avec tous ses raffinements accessoires, un polariscope, un spectroscope, etc. Tant il s'en faut que l'observation soit chose aussi simple et aussi matérielle qu'on le croit !

Que sera-ce si vous pénétrez dans tous les procédés, tous les artifices auxquels elle a recours à chaque instant et dans toutes les branches de la science ! Vous ne saurez plus alors en quoi vous devez le plus admirer la nature, ou dans ces magnifiques manifestations matérielles par lesquelles elle récompense tant d'efforts, ou dans ces harmonies sublimes qui relient ses infinies transformations, ou dans la puissance qu'elle a donnée au génie humain en lui révélant tant de merveilles, par l'*Intuition*.

Ce n'est pas tout encore : il reste à faire apparaître tout ce qui, échappant à toutes nos sensations, ne s'accuse que par des conséquences : les gaz incolores et inodores, par exemple, les pores, la molécule, la matière interplanétaire, etc... Ici, la difficulté de deviner ces conséquences mêmes s'ajoute à toutes les précédentes. Mais il est inutile sans doute d'insister sur cette nouvelle phase du génie humain, d'entreprendre une nouvelle revue d'exemples.

∴

V. Voilà pour l'observation et l'expérience prises dans leur ensemble ; nous ne pouvons nous arrêter là encore ; il faut, si sommairement que ce soit, les voir à l'œuvre dans le détail : indiquons seulement l'obstacle principal qu'elles rencontrent.

On sait ce qu'il faut observer, l'expérience est indiquée, la pratique commence. Mais le savant n'est pas seul ; la nature opère avec lui, à côté de lui, malgré lui, et il faut qu'il réussisse à s'en défendre : « On voit tout ce qu'on veut dans un microscope » disent une foule de gens fort savants, qui parlent par expérience ; de même d'une lunette, d'un télescope, tout comme on produit ce qu'on ne veut pas dans une réaction chimique. Nouvelles recherches, donc, à faire au milieu d'une foule de causes inconnues ; surcroît d'instruments et d'artifices à inventer ; nouveaux effets d'intuition. Je me contente d'un seul exemple, celui des observations astronomiques : Après que l'on a été en possession d'une lunette, il a fallu penser à l'aberration de sphéricité, à celle de la lumière, à l'irisation, aux réflexions sur l'objectif et l'oculaire ou dans l'instrument, à la réfraction, aux ondulations atmosphériques, aux trépidations du sol, à la déformation de l'instrument, difficulté encore insurmontée, aux défauts de son

poli que le génie d'un Foucault n'a pas été de trop pour réformer; puis au Daltonisme, à l'irradiation, et à toutes ces causes physiologiques dont l'ensemble constitue l'équation personnelle; tout cela a demandé autant de progrès, autant d'intuition que la découverte de l'observation elle-même. Et il en est ainsi partout.

Voici maintenant, l'observation achevée. On a tenu compte, je le suppose, de toutes les influences objectives ou subjectives dont nous venons de parler, travail souvent considérable; est-ce tout? — Oui, quelquefois, mais rarement. Le plus souvent, l'observation a donné tout autre chose que ce qu'on en attendait; les présomptions étaient fausses; ou quelque influence a été négligée, quelque illusion a égaré nos sens: illusion d'optique, de perspective, de sensation ou tout autre chose. Laquelle: il faut chercher encore, trouver, s'ingénier. — *Toujours l'Intuition!*

Enfin, l'observation, l'expérience ont réussi, sont comprises: il faut les utiliser, les rattacher à ce que l'on connaît déjà, reprendre une fois encore ce travail décrit plus haut, de comparaison, de rapprochement, où l'intuition a le rôle principal.

« L'observation seule ne suffit pas, dit Jamin, dans l'introduction de son *Cours de Physique*, il faut encore en interpréter les résultats par un travail de coordination qui les résume... C'est ainsi que Képler reconnut la forme de l'orbite terrestre... et qu'il exprima la loi des vitesses... Si j'ajoute que ce travail coûta dix-huit ans de recherches et qu'il fut la base du système par lequel Newton expliqua le mécanisme du monde, j'aurai donné à la fois l'idée de la marche qu'il faut suivre dans l'étude des phénomènes, de la manière dont il faut coordonner les mesures, de la difficulté qu'on y rencontre, et des bénéfices que la science en recueille. »

∴

Voilà le tableau véritable de l'observation. Résumons-le brièvement; il n'est pas inutile d'en rassembler les phases graduelles qui la font passer, pour ainsi dire, du domaine matériel au domaine spirituel où elle acquiert réellement toute sa valeur.

1° Commençons par ces observations simples à la portée de tout le monde, bien que peu les fassent réellement:

Elles entassent des faits plus ou moins curieux, mais incohérents ou dont les conséquences échappent. — Elles ont été faites sans ordre, au caprice des goûts ou des circonstances;

2° Viennent ensuite les observations coordonnées qui ont exigé le travail préliminaire d'un plan méthodique et nécessairement hypothétique;

3° Puis il faut coordonner les résultats; y trouver les rapports,

les lois, opération si intuitive, que les matériaux accumulés attendent souvent de longues années le génie capable de les comprendre.

Il faut mesurer aussi, tant qu'on le peut, ce qui demande un surcroît d'invention.

4° On atteint alors aux limites de nos sens, il faut s'ingénier bien autrement, car l'observation ne peut plus se faire que par des conséquences à deviner d'abord;

5° Enfin il reste à découvrir l'invisible par ses actions possibles sur le visible.

Alors surtout interviennent tous ces instruments, toutes ces expériences, fruits de l'imagination humaine surexcitée par le désir de savoir, preuves palpables du travail qui se fait dans notre esprit, traduction matérielle de nos hypothèses et de nos théories : ce sont elles que nous observons, que nous éprouvons en eux, non la nature même qu'il nous reflètent seulement, à la condition toutefois que nous ne soyons pas trompés.

On touche alors, selon l'expression de Jamin, « à cet état de perfection finale où l'expérience n'est plus qu'un auxiliaire qui vérifie les prévisions de la théorie, au lieu d'être l'unique moyen de rechercher les lois » (Même ouvrage).

Ainsi, ce rôle prépondérant qu'on prête à l'observation et à l'expérience appartient vraiment à la faculté humaine par excellence, l'*Intuition*, qui les manie comme de simples instruments, et devant laquelle ils finissent par disparaître presque entièrement.

Les détails mêmes de chaque observation, de chaque expérience, reproduisent fidèlement ce tableau d'ensemble, les nécessités de son institution, les mille influences à deviner, à écarter, à discuter, le résultat à interpréter; voilà autant de points où les sens seuls nous laisseraient livrés à une foule d'illusions, si l'intuition n'était là toujours pour les commander ou les suppléer.

Et comme notre synthèse scientifique est encore en pleine construction, elle fourmille d'hypothèses incertaines dont plusieurs même sont fondamentales. Ce sont comme autant de pilotis qui, avec le temps, s'affaissent tour à tour et plus ou moins rapidement, ébranlant tantôt une partie, tantôt une autre de l'édifice inachevé.

Telle est la marche réelle de la science positive.

F.-CH. BARLET (M. S. T.).

(A suivre.)

LA THÉOSOPHIE

DANS LES OUVRAGES DE RICHARD WAGNER

« Weisst du was du sah'et? » (1).
(Parsifal, acte I^{er}.)

Le XIX^e siècle dont la fin, nous disent les occultistes, représente le point culminant d'un des plus grands cycles de l'histoire universelle, restera marqué par deux grands phénomènes, en apparence contradictoires, mais au fond s'accordant parfaitement, je veux dire l'apogée du matérialisme et l'aurore d'un spiritualisme à l'envolée haute et large. La science a marché à pas de géant dans tout ce qui est le domaine du confort et du bien-être de l'homme considéré corporellement et intellectuellement, de sorte qu'on peut fort bien supposer qu'elle se précipite vers son zénith, si elle ne l'a pas déjà atteint. Mais tandis que nos Tyndall, nos Huxley, nos Darwin et nos Spencer sont occupés à réduire toutes choses en un plan de matière froide et grossier, une école s'est levée, inaperçue ou raillée à son début, mais destinée, avec le temps, à détourner le monde de ces stériles formulaires et à éveiller en lui le sens des régions supérieures qui s'ouvrent, pleines d'or, au-devant de l'explorateur. Dominant cette école de leur lumière de plus en plus vive, se projettent deux grands noms, Schopenhauer et Wagner : l'un, le géant de la philosophie moderne, l'autre, l'Apollon de la musique moderne. Fait étrange, ils ne se connaissaient ni l'un ni l'autre ; car, bien que contemporains et compatriotes, Schopenhauer mourut en 1860, cinq ans avant que le premier grand ouvrage de Wagner, *Tristan et Iseulde*, fût produit en public, et Wagner ne lut jamais une ligne du grand métaphysicien allemand, avant le parfait épanouissement de son véritable chef-d'œuvre, l'*Anneau du Nibelung*. Et pourtant, la même idée les inspira tous deux, l'idée que le monde, notre monde de chaque jour où les hommes vivent, s'agitent et se constituent un être comme s'il n'y en avait pas d'autres, n'est qu'une apparence, et que, dans le cœur de l'homme, un quelque chose lui dit qu'au delà de ces illusions se cache une haute et noble réalité.

Je suis obligé de laisser de côté toute discussion sur l'éthique et la philosophie mystique de Schopenhauer ; je me contenterai

(1) « Sais-tu ce que tu as vu? »

de dire en passant que l'étudiant en ésotérisme trouvera dans ses écrits des mines de pensées vraies et profondes, dont le précieux métal a été purifié et marqué au coin d'un esprit clair comme le cristal, d'une diction que la littérature d'aucune nation n'a surpassée en lucidité.

Pour le moment nous allons nous contenter de porter notre attention sur Richard Wagner et ses œuvres. Mais, ici encore, la quantité des matériaux est si considérable que, dans l'espace d'une courte étude, nous ne pourrions que jeter un coup d'œil rapide sur les points les plus saillants. Peut-être nous sera-t-il permis de nous arrêter un peu sur les détails du dernier et du plus clairement mystique de tous ses ouvrages — *Parsifal*.

Richard Wagner, étant jeune, n'avait d'autre ambition que d'écrire des tragédies, et le premier spécimen de ce produit cérébral qui sortit de sa plume fut une pièce où, nous dit-il, il faisait périr une quarantaine de personnages, si bien que pour garnir un peu le théâtre à la scène finale, il fut obligé de reconstituer la plupart de ses victimes sous forme de fantômes. Mais, ces monstruosité ne donnèrent naturellement pas satisfaction à son génie sain et puissant, et ce fut à une représentation du *Freischütz*, de Weber, que, pour la première fois, s'imposa à lui l'idée que la carrière du compositeur dramatique doit être le résultat des impulsions artistiques de sa nature intime. Cette grande incarnation de l'école romantique marque l'impulsion initiale imprimée à la courbe de l'esprit de Wagner, car, ici, nous trouvons devant nous, peints en couleurs puissantes, le côté surnaturel du monde et la rédemption d'une âme humaine agitée, opérée par le pur dévouement de l'amour.

Telle fut l'étincelle qui illumina le génie du jeune Wagner; aussi, désormais, en dépit d'obstacles sans nombre, une voie se déroule claire devant ses yeux — celle du drame-musique. Mais il ne fallait pas s'attendre à voir les aspirations élevées de Wagner, se contenter des conventions de l'opéra italien, pas plus qu'à le voir les briser toutes d'un seul coup comme autant de chaînes trop étroites pour lui. Le développement d'un art comme le sien doit être forcément graduel; aussi, trouvons-nous ce génie se débattant au milieu d'ouvrages hybrides de prime jeunesse, comme *la Défense d'aimer*, et *Rienzi*. jusqu'à ce qu'enfin la lumière se fasse en lui par le mystérieux sujet du *Vaisseau-Fantôme*. Il nous a raconté qu'ayant seize ans, la lecture d'Hoffmann avait éveillé dans ses idées le plus étrange mysticisme et que, dans le demi-sommeil, il avait des visions « où les toniques, les médiantes et les dominantes de la gamme prenaient une forme

corporelle et lui montraient leur signification intime » différente de leur valeur purement arithmétique ou harmonique. Mais l'homme de vingt-sept ans arriva à grouper ces étranges et fantastiques pensées en des formes connexes, et la musique tout aussi bien que le poème de son premier drame transcendant révèlent une imagination où se pressent des rêves de mondes et d'êtres différents de ceux que nous fréquentons sur terre.

Il en sera ainsi de tous ses chefs-d'œuvre. Si nous exceptons le cas isolé des *Maîtres-chanteurs* — ouvrage composé, ainsi qu'il l'avoue, comme distraction au travail absorbant de la grande Trilogie, où il dépensait son âme — nous trouvons ses intrigues enchevêtrées de mysticisme, hérissées de magie. Dans le *Vaisseau-Fantôme*, nous avons le tableau et l'attraction mystérieuse de Senta vers ce portrait de quelqu'un qu'elle n'a encore jamais vu en chair, mais à qui cependant elle a voué un tel culte que son pauvre amoureux, Eric, sent éclater en lui une jalousie irrésistible lorsqu'il la voit recevoir, comme elle le fait, le récit de la vision qui lui montrait le Hollandais et Senta s'engager leur foi. Cette vision, elle la lui complète à mesure qu'il la raconte, et interrompt le récit à moitié fait, anticipant sur les incidents. Elle a toujours prédit, dans sa clairvoyance, sa rencontre fatale avec le *la voyageur* dont le pèlerinage ne doit se terminer que lorsqu'il aura trouvé la femme qui se sacrifiera elle-même. Nous avons ensuite la malédiction qui pèse sur le Hollandais depuis le blasphème qu'il a prononcé, il y a des siècles, et la vision de l'ange qui lui a promis le salut par l'amour. Enfin, nous avons l'accomplissement de cette promesse, quand Senta lui abandonne sa vie: la délivrance lui est accordée, et, du milieu des vagues, s'élèvent leurs formes enlacées, resplendissantes de la lumière d'un autre monde. La malédiction est tombée sur Vanderdecken, le jour où il a blasphémé, jurant de doubler un cap battu d'orage, quand bien même il lui faudrait l'éternité pour y arriver. L'orgueil de l'être humain qui veut imposer sa domination au reste de la nature est puni, car celui-ci est condamné à vivre toujours, à subir incarnations sur incarnations sans pouvoir approcher de son but. Par suite d'un retour naturel, la *volonté de vivre* fait place sur le champ à la *volonté de mourir*; l'horreur de cette lutte sans fin parmi les labeurs de la vie incorporée, a fini par broyer le vieil orgueil, et la mort seule est désormais l'objet de ses aspirations.

Wagner veut que, dès qu'il se présente devant nous, Vanderdecken fasse le grand discours dans lequel il récapitule l'histoire de sa destinée, sans passion, excepté lorsque le *souvenir* de la vieille lutte gronde de temps en temps. Pour bien marquer cela, le

navire qui le porte apparaît en scène au moment où l'orage se meurt, et, enfin, comme Vanderdecken termine sa déclamation, la mer s'enfle par moments au rappel de la tempête passée. Toute violence extérieure de la part de l'acteur doit être réprimée, car il n'y a plus rien de nouveau pour le Hollandais à éprouver en cette vie, si monotone par ses répétitions; l'ancienne *volonté de vivre* est morte, et il attend, avec lassitude, la dissolution finale. L'égoïsme même de l'espoir en cette émancipation est apaisé, jusqu'à ce que Daland lui dise en lui parlant de sa fille : « ein Treues Weib » (1); alors le Hollandais entrevoit sa délivrance. Ici se montrent le caractère de Wagner et sa haine pour les entraves qu'on appelle « la civilisation et la bonne éducation » : ce que Vanderdecken a cherché en vain pendant d'innombrables incarnations et dans toutes les sphères de la vie se révèle tout à coup à lui dans la simplicité d'une existence de pêcheurs.

Dans cet ouvrage de Wagner vient en lumière, pour la première fois, son idéal de désintéressement et de rédemption par l'amour. Les incarnations antérieures de Vanderdecken l'ont préparé à l'étape finale en desserrant graduellement tous les liens du soi, et c'est par cet abandon de soi, qui est l'essence du vrai dévouement, qu'il doit être sauvé. De même que Senta en fait preuve en s'immolant pour lui, de même Vanderdecken le manifeste, lorsqu'en un appel passionné — et tout en aspirant à sa propre délivrance — il la prie de ne pas lier inconsidérément son sort au sien, et part enfin, après l'éclat violent du dernier acte, parce qu'elle aura un plus heureux sort s'il la laisse libre de s'unir à Eric. Cet Eric incarne bien en lui le principe du soi personnel; droit et honnête, mais incapable d'abandonner son bonheur pour l'amour du prochain, il forme, avec Daland en qui apparaît le côté mercantile de l'égoïsme, un admirable contraste avec les héroïques figures du Hollandais et de Senta. Senta n'est pas autre chose que le revers de l'âme de Vanderdecken, l'éternel féminin qui complète l'éternel masculin, et nous pouvons voir en leur union cette vérité, que l'âme doit faire l'expérience de la vie de chaque sexe avant d'être préparée à sa demeure finale. Quand le Hollandais a abandonné la lutte pour la délivrance par Senta, en refusant de lui faire partager l'épreuve de sa vie ballottée au milieu des tempêtes, il a tué en lui, de son propre vouloir, jusqu'au *désir de la mort*, et, à ce moment même, Senta, renonçant à son *désir de la vie*, se sacrifie pour lui. La volonté de vivre, chez l'un, et la volonté de mourir, chez l'autre, s'évanouissant au même

(1) « Une femme fidèle. »

instant, l'âme unifiée, en parfait équilibre désormais, s'échappe des entraves de l'incarnation, et le grand renoncement est couronné du triomphe sur la loi karmique (1).

Il est impossible de comprendre les sujets des œuvres de Wagner si l'on n'a pas toujours présente à l'esprit une vérité importante : dans toute œuvre d'art véritable, et c'est le cas avec Wagner, il y a une signification interne et une signification externe ; c'est pourquoi il arrivera toujours que lorsqu'un incident est inexplicable à un point de vue, il devient clair aussitôt qu'on le considère par son autre aspect. Ainsi, dans le *Vaisseau-fantôme*, la destruction volontaire de Senta ne semble pas, au premier abord, accomplir la promesse qu'il doit être sauvé par le dévouement d'une femme ; elle semble n'être que l'effet d'un désespoir égoïste que la jeune fille éprouve à l'abandon de Vanderdecken ; mais si l'on réfléchit au sens intime de l'acte, à ce sacrifice complet de la volonté de vivre par suite de la perception intuitive qu'ainsi seulement l'âme peut être rétablie dans son état primitif de sainteté, nous voyons avec quelle vigueur le poète a saisi la grande vérité des lois qui régissent l'émancipation de l'âme.

Dans *Tannhäuser* nous avons le type de l'homme au sang généreux, qui, comme dit Wagner parlant de son héros, n'est jamais « qu'un peu » ce qu'il est, mais va, tout entier, jusqu'au bout, dans tout ce qu'il fait. Son histoire nous représente le genre de purification par où doit passer un tel homme ; il ne faut pas que les passions soient comprimées, car elles éclateraient avec une nouvelle force destructive ; ce qu'il faut, c'est transférer leur objet sur un plan supérieur. Les énergies puissantes de Tannhäuser, qui l'ont poussé vers les formes les plus matérielles de la volupté, dans le *Vénusberg*, éveillant en lui le désir de la pleine communion avec la vie grossière de la nature, sont détournées vers un amour plus pur. Mais là encore, la vieille volonté de chair, les anciennes passions mal contenues font explosion et ne se calment enfin que lorsque la vue du coup terrible porté à la bien-aimée par le dérèglement de ses désirs, fait naître en lui le principe rédempteur de l'oubli de soi-même. Pour qu'elle ne souffre plus, il subira n'importe quelle pénitence. Toute la force de l'homme se montre en cette circonstance, comme en toutes les autres. Il fait le pèlerinage de Rome, et, ainsi que dit Wagner, devant ce monde en face de qui il se dressait victorieux comme l'Esprit de vie en face de l'Esprit de mort, devant ce monde il se

(1) Pour ceux qui ne le savent pas, *karmique* vient de *karma* ; voir le *Catéchisme Bouddhique* par Olcott. (F. K. G.)

prosterne dans la poussière, humilié volontaire, pour qu'il soit foulé aux pieds. Ce pèlerin ne ressemble pas aux autres, qui se sont enchaînés à une pénitence voulue pour leur propre salut; c'est seulement pour adoucir les larmes qu'elle verse sur le pécheur que, courbé sous les souffrances les plus terribles, il cherche le chemin du salut : le salut, savoir que ces yeux, ses yeux, ne pleurent plus. Il faut l'en croire : avant lui aucun pèlerin n'avait cherché le salut avec autant d'ardeur. Mais si sa pénitence, son humiliation et sa soif de sainteté ont été sincères et aussi grandes qu'il est possible, l'éccœurement qui l'a terrassé en trouvant le mensonge et la sécheresse de cœur au terme de son pèlerinage n'en a été que plus terrible. A son retour de Rome, il incarne en lui la haine d'un monde qui lui a dénié le droit de l'existence à cause de la sincérité même de ses convictions ; ce n'est plus le plaisir et la concupiscence qui lui font rechercher à nouveau le Vénusberg : c'est son horreur de ce monde, auquel il veut proclamer son mépris et son désespoir, qui l'entraîne là, afin de se cacher aux yeux de son *ange* dont les larmes attendent toujours le baume que le monde entier ne peut lui donner. Ainsi aime-t-il Elisabeth, et c'est cet amour vrai qu'elle lui rend. Ce que le monde de la *saine morale* n'a pu faire, elle le peut ; car, en dépit du monde, elle prend son bien-aimé dans sa prière, et, sachant le mystique pouvoir de sa mort, morte, elle délivre le malheureux. Tannhäuser meurt aussi, en la remerciant de cette faveur suprême d'amour. Cependant, près de son cadavre, il n'en est pas un qui ne doive envier son sort ; l'univers entier et Dieu lui-même doivent l'appeler bienheureux. Nous entendons jusqu'au cri de joie du Vénusberg racheté : son chant s'est changé en une adoration de Dieu. De même, s'enflent et bondissent toutes les pulsations de la Vie à l'hymne de Rédemption, et les éléments séparés, l'Esprit et les Sens, Dieu et la Nature, s'embrassent saintement dans le baiser d'union de l'amour.

C'est ainsi que Wagner décrit le héros de ce drame, laissant fort peu à ajouter. Nous voyons ici l'intention théosophique : le salut vient à l'homme lorsqu'il a appris la grande leçon, c'est-à-dire le vide de la vie terrestre et la guérison de l'esprit par la purification de l'âme. Le karma passé du commerce de Tannhäuser avec Vénus, qui, dans le concours de chant, l'a conduit à blasphémer horriblement contre l'esprit de l'amour véritable, ce karma même, apparaissant encore dans la vision de la déesse Vénus à la dernière scène de sa vie, a contribué à son bien. Transféré sur un plan plus élevé, sur celui de la sympathie désintéressée pour Elisabeth, son karma s'épuise et, avec lui, cesse la nécessité d'une

nouvelle incarnation ; en même temps, on apprend que le bâton placé dans les mains du Pontife — symbole desséché d'une religion en décrépitude au milieu de sa pompe mondaine et de son égoïsme — vient de refleurir à la vie, par miracle, et que la charité, qui est le véritable amour, règne de nouveau dans le monde. On peut voir en tout ce récit une dramatisation de la pensée contenue dans la *Bhagavad Gîtâ* (1) :

« De plus, fils de Pandou, serais-tu le pire
De tous les faiseurs de mal, cette belle barque de vérité
Te porterait sauf et sec à travers la mer
De tes transgressions. Comme la flamme allumée
Se nourrit du combustible jusqu'à ce qu'il tombe en cendres,
De même, Ardjouna, en cendres, en rien,
La flamme de la connaissance réduit la scorie des œuvres. »

Dans *Lohengrin*, l'intuition de Wagner a fait des progrès. Peut-être inconsciemment — car lui-même proclame toujours la vérité de la « nécessité » intérieure qui doit pousser le poète à la création de son œuvre d'art et lui faire arracher le voile qui cache souvent à la raison ce qui est révélé à l'imagination — Wagner, dis-je, peut-être inconsciemment, a traité, dans ce drame, quelques-uns des mystères les plus profonds de l'occultisme. Elsa est la vierge visionnaire dont l'œil intérieur a le don de voir des êtres placés dans un monde supérieur à celui des créatures, ses sœurs, et d'elle-même. Bien que très attachée à son jeune frère, elle a perdu son amour et l'a perdu lui-même, car elle a abandonné les affections de la vie ordinaire pour la communion avec ces personnages mystiques ; c'est ce qui explique probablement qu'il ait disparu pendant qu'il jouait avec elle dans la forêt. Elle est accusée de maléfice et assignée à comparaître devant l'empereur. C'est alors que, au plus profond de son désespoir, un présage lui apparaît pour elle. Dans une vision, elle aperçoit Lohengrin, son champion ; elle croit en lui et, d'après sa croyance, la forme corporelle de son sauveur ne doit pas tarder à apparaître. Elle a avancé sur le chemin de l'occultisme jusque-là, et maintenant elle va affronter la grande épreuve. Peut-elle avoir pleine confiance ? A-t-elle l'invincible courage nécessaire pour combattre *le gardien du seuil* ? Lohengrin voit que, jusqu'à présent, elle n'a pas assez développé ses pouvoirs pour sortir triomphante de cette épreuve. Elle n'est

(1) Nous prévenons ceux de nos lecteurs qui désirent posséder la traduction d'Emile Burnouf de la *Bhagavad Gîtâ* — très belle, malgré ses inexactitudes — qu'il n'en reste plus dans le commerce que quelques exemplaires. (F. K. G.)

pas encore mûre pour le profond mystère, aussi ne lui prête-t-il son aide qu'à une condition, c'est qu'elle ne lui fera aucune question sur son pays, sa parenté ou son nom. Elle condescend à sa demande, et il la presse sur son cœur. Mais l'esprit du mal trame dans l'ombre ; Ortrud et son instrument, Telramund, ne se laissent pas si facilement abattre, car l'union de l'amour féminin et du plus haut spiritualisme leur est une conjonction trop dangereuse pour qu'ils la laissent prospérer en paix. Ortrude est très distinctement adonnée à la magie noire ; elle a changé le jeune Gottfried en un cygne et, par son art occulte, a fait du noble chevalier brabançon l'aveugle complice de ses tristes desseins. Le malheureux Telramund a trempé dans sa magie noire, et maintenant qu'il se lamente en disant : « Mon honneur, je l'ai perdu, Dieu m'a frappé », Ortrud révèle son caractère par cette réponse : « Ah ! tu appelles ta lâcheté Dieu ! » Désormais, il n'est plus bon à rien, qu'à obéir passivement aux ordres de la magicienne. Mais elle a vite trouvé le moyen par lequel elle détruira le bonheur d'Elsa et le pouvoir de Lohengrin sur terre. Son arme sera l'orgueil spirituel d'Elsa : celle-ci la reçoit dans son palais avec l'intention téméraire d'enseigner à une plus puissante qu'elle la croyance en laquelle elle n'est encore que novice, et elle a une entrevue avec l'horrible magicienne, croyant trop facilement pouvoir se garantir de la souillure. C'est alors qu'Ortrud prend, à la lettre, pourrait-on dire, le rôle de « gardien du seuil », car c'est sur les degrés mêmes de la cathédrale qu'elle fait, pour la première fois, appel à la sympathie d'Elsa et c'est encore là que, plus tard, elle se dresse pour lui barrer l'entrée du saint lieu. Elle distille le poison du doute dans l'esprit d'Elsa et, dès lors, il n'y a plus d'espoir pour la pauvre enfant. A peine dans la chambre nuptiale, l'épouse d'il y a une heure veut avoir la réponse à la question défendue. Lohengrin essaie de conjurer le sort qui les attend, mais la clairvoyance d'Elsa lui vient en aide pour sa propre destruction. Dans la lumière astrale, elle aperçoit le cygne qui revient enlever son chevalier, et la fatale question sort de ses lèvres. Lohengrin, l'âme de son âme, est attaqué, mais il ne reçoit aucun mal. Telramund tombe mort, frappé de son glaive, et il ne reste plus maintenant que la triste révélation de la nature sacrée de Lohengrin et le gouffre qui le sépare de son épouse. Ce gouffre eût été comblé si elle avait eu la foi d'attendre le terme de sa probation ; alors elle aussi, aurait eu sa place à côté de lui dans le séjour du Gral. Mais aujourd'hui, ce n'est plus que la constatation du bonheur perdu.

Nous avons ici l'histoire mystique de la descente du Gral sur

terre, que nous retrouverons dans *Parsifal*, mais animée cette fois du souffle de la vie. « Oh ! si sainte est la nature du Gral, que, sans voile, il ne doit jamais frapper les yeux du non-initié. » C'est l'essence même de l'occultisme que les mystères sacres ne soient révélés qu'à un petit nombre de choisis. « Celui qui a été choisi pour contempler le Gral, il est revêtu de puissance surhumaine ; contre lui toute arme mauvaise se brise ; quand il voit le Gral, la nuit froide de la mort s'en va. » Il n'est pas besoin de souligner de semblables phrases ; elles indiquent clairement la vérité ésotérique qui se cache au fond de toutes les religions et qui ne peut s'acquérir que par une foi longuement soutenue. Mais le chemin est barré à la pauvre Elsa ; sa confiance n'a pas suffi, son caractère n'était pas assez fort pour supporter la vie supérieure, et Lohengrin, compatissant, lui rend son frère : en Gottfried sont représentées les affections de la vie domestique, le remède de ceux qui ont succombé dans les recherches mystiques : ils reprennent la tâche qui, seule, leur convenait. Lohengrin, de même que le Mahatma dont la présence a été révélée à celui qui n'en était pas digne, retourne au royaume de l'invisible ; la magie noire d'Ortrude cause sa propre destruction ; quant à la pauvre Elsa, son cœur étant trop brisé pour se consoler du retour de son frère, elle est miséricordieusement délivrée de l'existence.

Au point de vue artistique, la morale de ce récit est que quand on prétend réduire une œuvre d'art aux maximes du raisonnement, toute sa beauté s'évanouit ; au point de vue occultiste, il est clair que nous avons ici l'illustration de ce fait que, quand on persiste trop à vouloir faire participer les sens ordinaires à l'investigation des phénomènes concernant les sens psychiques seuls, ces phénomènes disparaissent à l'instant. Elsa est favorisée d'une vision d'un monde supérieur, elle veut l'analyser, n'étant pas purifiée des désirs égoïstes, elle perd ses pouvoirs astraux et sa vie en même temps. C'est le grand danger d'essayer d'aller plus loin que son état spirituel le permet.

D^r Wm. Ashton ELLIS (M. S. T.).

(A suivre.)

LA PIERRE PHILOSOPHALE

PROUVÉE PAR DES FAITS

Lecteur, laissez-moi vous conter comment je fus amené à croire à l'existence de la pierre philosophale.

Comme la plupart des gens qui « se sont fait une opinion » à ce sujet, j'étais persuadé que derrière les pratiques de l'alchimie se cachait une science fautive tenant ses doctrines plutôt des prestidigitateurs que des philosophes. Je dois vous avouer que jamais la curiosité ne m'était venue d'ouvrir un livre traitant de la transmutation des métaux, lorsqu'un jour un ouvrage alchimique me tomba entre les mains.

Frappé de quelques remarques que j'y rencontrai, je résolus d'en avoir le cœur net et de savoir si oui ou non la pierre philosophale avait existé. Pour cela plusieurs moyens m'étaient offerts. A défaut d'un alchimiste chez qui je pus aller voir une transmutation, à défaut de la connaissance des moyens de fabrication de la pierre, l'histoire me restait et c'est à elle que je m'adressai.

Là deux camps se trouvaient en présence; d'un côté les alchimistes affirmant dans leurs ouvrages l'existence de la transmutation; de l'autre les critiques traitant les alchimistes de fourbes ou d'hallucinés.

Les livres alchimiques sont écrits dans un style spécial. Ce style était alors obscur pour moi, mais je n'eus pas un moment la pensée de traiter les auteurs de déments parce que je ne comprenais pas, comme font beaucoup de critiques; que diriez-vous d'un poète traitant les mathématiciens d'imposteurs parce qu'il ne comprend pas leurs formules?

Je m'adressai donc aux critiques. Tout d'abord je voulus savoir pourquoi les alchimistes étaient traités d'imposteurs. Bientôt je découvris que cette idée était due à un mémoire sur l'alchimie de Geoffroy l'ainé, présenté à l'Académie des sciences en 1722.

L'auteur du mémoire prétend que jamais une transmutation réelle n'a été opérée et qu'on peut expliquer tous ces prétendus faits par des tours d'escamotage de la part de l'alchimiste.

Il raconte, très spirituellement du reste, la série de supercheres auxquelles se livrent les adeptes et qui, toutes, se résument en :

Creusets à double fond.

Charbons ou baguettes creux et remplis de poudre d'or. Réactions chimiques inconnues alors et parfaitement connues aujourd'hui.

Dans tout cela il faut que l'alchimiste soit présent ou qu'il ait touché les instruments. Aussi pour être convaincu je m'étais dit :

1^{re} condition. — Je ne pourrai croire à la vérité d'une transmutation qu'autant qu'elle aura été opérée par une personne autre que l'alchimiste et que celui-ci n'aura touché à aucun des instruments employés. Voilà pour les trucs d'escamotage.

Mais il ne faut rien laisser de côté et il existe une autre condition c'est que :

2^e condition. — Il faut que la transmutation soit inexplicable par la chimie moderne.

Vous voyez, lecteur, que j'étais armé aussi bien qu'on peut l'être, contre la supercherie.

Cependant un doute me restait encore. La science moderne a-t-elle démontré que la transmutation des métaux est impossible ?

Loin de là, deux chimistes, entre autres, disent ce qui suit :

« Dans l'état présent de nos connaissances on ne peut prouver d'une manière absolument rigoureuse, que la transmutation des métaux soit impossible; quelques circonstances s'opposent à ce que l'opinion alchimique soit rejetée comme une absurdité en contradiction avec les faits. »

(FIGUIER, *L'Alchimie*, p. 353.)

« Pourquoi le tellure, le selenium ne pourraient-ils pas être changés inversement en soufre et celui-ci à son tour métamorphosé en oxygène ?

Rien en effet ne s'y oppose à priori. »

(BERTHELOT, membre de l'Institut, *Les Origines de l'Alchimie* (1885) p. 297.)

De par la science contemporaine, la transmutation n'est donc pas impossible.

Maintenant voyons l'histoire :

Afin de vous éviter des compilations inutiles, je vais prendre mes preuves dans un seul livre, bien que je puisse citer d'autres faits.

Ce livre est celui d'un critique, M. Figuiet; il est intitulé *L'Alchimie et les Alchimistes* et a paru à Paris en 1856.

Nous savons que si un seul fait, un seul, répondait aux conditions posées la pierre philosophale existait.

Comme la transmutation des métaux est une synthèse chimique et comme la synthèse dénote l'ordre le plus élevé d'une science, si l'alchimie change par ses méthodes le plomb ou le mercure en or, il faut en conclure que l'alchimie cache sous son style bizarre une science plus élevée que la chimie moderne.

Muni de ces idées, je commençai à parcourir l'arsenal de l'Histoire des transmutations et bientôt je demeurai stupéfait.

Le fait venait répondre à mes questions d'une façon éclatante. Il était incontestable qu'on avait changé au moins une fois un métal vil en or.

En effet :

1° L'opération avait été faite loin de la présence de l'alchimiste (1^{re} condition).

2° L'alchimiste n'avait touché à aucun instrument (2^e condition).

3° Le fait était inexplicable par la chimie actuelle (3^e condition).

4° L'opérateur était un homme instruit, célèbre et *ennemi déclaré de l'alchimie*.

Un homme qui avait écrit que l'alchimie était une folie n'était certes pas prêt à aller lui-même mettre de l'or dans son mercure avant l'opération, ou fabriquer des creusets à double fond.

Et ce n'est pas une fois, c'est trois fois que le même fait se représentait irréfutable, inexplicable, pas un « truc », et opéré par des hommes célèbres et dignes de foi.

Lecteur, je vais vous citer ces faits, vous laissant libre de les apprécier comme vous l'entendrez. Je discuterai ensuite les conditions de l'expérience pour montrer qu'aucune objection sérieuse ne peut lui être opposée.

La première transmutation est celle de Van Helmont. Je n'en parlerai pas, vu qu'elle est absolument identique aux deux autres. Vous pouvez du reste, si vous le désirez, en lire le récit dans Figuiér.

La seconde est celle d'Helvétius. Je vous renvoie pour le commencement du récit à Figuiér, ne m'occupant ici que du fait de la transmutation.

Helvétius, adversaire déclaré de l'alchimie, reçut un jour la visite d'un adepte qui lui remit un peu de pierre philosophale en lui indiquant la manière de l'employer.

L'alchimiste n'avait touché à aucun des instruments d'Helvétius, puisque celui-ci ne l'avait pas reçu dans son laboratoire.

L'adepte UNE FOIS PARTI, Helvétius exécuta l'essai devant sa femme et son fils.

Mais laissons parler M. Figuiér :

« Il fondit une once et demie de plomb, projeta sur le métal en fusion la pierre enveloppée de cire, COUVRIE LE CREUSET DE SON COUVERCLE et le laissa exposé un quart d'heure à l'action du feu. Au bout de ce temps le métal avait acquis la belle couleur verte de l'or en fusion; coulé et refroidi, il devint d'un jaune magnifique. Tous les orfèvres estimèrent très haut le degré de cet or; Pove-lius, essayeur général des monnaies de la Hollande, le traita sept fois par l'antimoine sans qu'il diminuât de poids. »

Telle est la narration qu'Helvétius a faite lui-même de cette aventure. Les termes et les détails minutieux de son récit excluent de sa part tout soupçon d'imposture. Il fut tellement émerveillé de son succès que c'est à cette occasion qu'il écrivit son *Vitulus*

aureus dans lequel il raconte ce fait et défend l'alchimie (1).

BÉRIGARD DE PISE ET SA TRANSMUTATION

Je rapporterai, nous dit Bérigard de Pise, ce qui m'est arrivé autrefois lorsque je doutais fortement qu'il fût possible de convertir le mercure en or. Un homme habile, voulant lever mon doute à cet égard, me donna un gros d'une poudre dont la couleur était assez semblable à celle du pavot sauvage, et dont l'odeur rappelait celle du sel marin calciné.

Pour détruire tout soupçon de fraude, j'achetai *moi-même* le creuset, le charbon et le mercure chez *divers marchands*, afin de n'avoir point à craindre qu'il n'y eut de l'or dans aucune de ces matières, ce que font si souvent les charlatans alchimiques. Sur dix gros de mercure, j'ajoutai un peu de poudre; j'exposai le tout à un feu assez fort, et en peu de temps la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or, qui fut reconnu comme *très pur* par les essais de *divers orfèvres*.

Si ce fait ne me fût point arrivé sans témoin, hors de la présence d'arbitres étrangers, j'aurais pu soupçonner quelque fraude, mais je puis assurer avec confiance que la chose s'est passée comme je la raconte (2).

Lecteur, méditez les moindres conditions de l'expérience, cherchez la fraude, n'oubliez pas surtout que ce sont des incrédules qui opèrent, et vous verrez qui a raison.

Pouvons-nous expliquer ces transmutations. Voyons ce qu'en dit M. Figuier qui s'est fait fort (p. 167) de dévoiler après chaque expérience les trucs employés.

« Nous ne pouvons guère expliquer aujourd'hui ces faits qu'en admettant que le mercure dont on faisait usage ou le creuset que l'on employait recelait une certaine quantité d'or dissimulée avec une habileté merveilleuse. »

1° Le mercure ou le plomb contenaient-ils de l'or? Je ne le pense pas attendu: 1° qu'Helvétius qui ne croyait pas à l'alchimie ainsi que Van Helmont et Bérigard de Pise qui étaient dans le même cas n'allaient pas s'amuser à en mettre.

2° Que dans aucun cas l'alchimiste n'avait touché à ces matières.

3° Enfin que, dans la transmutation de Bérigard de Pise, si le mercure avait contenu de l'or et que celui-ci fût resté seul après

(1) V. *Vitulus Aureus mundus adorât et orat.* dans *Bibl. Chemica Mangeti*, t. I, p. 196, et L. Figuier, *l'Alchimie et les Alchimistes* (1854), p. 208.

(2) *Circulus Pisanus*, 25, Extrait de L. Figuier, *ouv. cit.*, p. 211.

la volatilisation du premier, le lingot obtenu aurait pesé beaucoup moins que le mercure employé (1).

Si, au contraire, le creuset avait été à double fond, l'or n'aurait pas été pur et le lingot aurait pesé beaucoup plus que la matière employée car, remarquez que *le creuset est fermé de son couvercle* (2) et que, par suite, il est presque impossible au métal de se volatiliser, quand ce métal est volatil.

Il ne reste plus qu'à dire : les relations de l'expérience ne sont pas authentiques, elles auront été écrites par des alchimistes pour leur profit.

Une lettre de Spinoza détruit, pour Helvétius, cette supposition et les œuvres des autres auteurs témoignent de leur bonne foi.

Il suffit, pour peu qu'on recherche vraiment la vérité, de lire attentivement le récit de ces transmutations, de vérifier le texte dans l'original, pour être certain que la pierre philosophale a existé et a donné de son existence des preuves irréfutables.

S'ensuit-il qu'on doive se ruiner pour la trouver? Non.

Je crois que la transmutation existe et cependant je suis loin de me livrer à la recherche pratique du grand œuvre.

Je ne vous cacherai pas, cher lecteur, que ma sympathie pour les alchimistes me pousse de temps en temps à lire les œuvres « des maîtres » et franchement il y a là-dedans quelque chose. Quand on commence à comprendre un peu leur langue, mélange de caractères hébreux, de symboles égyptiens, d'héroglyphes plus ou moins bizarres, on demeure étonné de la profondeur de leur jugement. Ce sont des observateurs consciencieux et profonds, des chercheurs dans toute l'acception du mot; mais en même temps des philosophes instruits, ce qui n'est pas commun au XIX^e siècle, soit dit sans méchanceté de ma part.

PAPUS, myste.

PAUVRES BÊTES

VIVISECTION, ZOOPHAGIE, VÉGÉTARISME

La vivisection est un crime.

(V. HUGO.)

Oui, pauvres bêtes ! car il n'est pas de tortures auxquelles la science de nos jours, irréligieuse et sans entrailles, ne soumette

(1) Sur dix gros de mercure, j'ajoutai, etc.... la masse se trouva toute convertie en près de dix gros d'or.

(2) Il fondit une once et demie de plomb, couvrit le creuset de son couvercle.

ces frères inférieurs de l'humanité dont les hommes, dans leur lâcheté, abusent parce qu'ils sont trop faibles pour se défendre, comme ils ont abusé de la femme depuis leur chute morale parce que leur biceps était le plus fort.

Quels sataniques enfers que ces laboratoires publics ou privés, où les animaux subissent toutes les tortures ! Ici, on les écorche tout vifs, on leur crève les yeux au fer rouge, ou bien on les soumet lentement à toutes les agonies des poisons les plus violents ; là, on taille leurs chairs, on brise leurs os, on sépare de la masse qui les enferme et qui les cache ces nerfs où gisent toutes les sensations et toutes les douleurs ; et là, c'est le cœur qu'on leur arrache, ou bien les reins. On détermine et l'on fait naître chez ces pauvres martyrs de l'orgueil et de l'égoïsme, des tumeurs, des tubercules, des péricardites, des ophthalmies purulentes, du *delirium tremens*... Que sais-je encore ! Il serait trop long de raconter la quantité innombrable d'horribles maladies que ces tyrans inventent pour faire souffrir et mieux analyser la douleur. Détail horrible ! On cherche encore, par tous les moyens que connaît la science, à prolonger toutes ces agonies afin de mieux étudier le phénomène et de pouvoir reproduire et répéter l'expérience : on les endort, on les réveille ; on les endort de nouveau pour les réveiller encore et les soumettre aux mêmes tortures. On prend plaisir à voir ces yeux, ces muscles, ces nerfs palpiter sous l'angoisse et la souffrance. « Ces Messieurs du scalpel et du creuset, s'écrie Schopenhauer indigné, ne songent donc pas qu'ils sont hommes, avant d'être chimistes ? »

O espèce humaine !

Et l'on te voit parfois hypocritement t'apitoyer au récit des barbaries que commettaient les peuples de l'antiquité faisant griller vivants les petits enfants sur les bras rougis par le feu de la statue du dieu Moloch ! Si, dans sa juste sévérité, le jugement de l'histoire a maudit et flétri ces horreurs d'autrefois, manquera-t-il au devoir de flétrir aussi celles d'aujourd'hui ?

Quelle ironie ! Mais ce sont des larmes de crocodile que tu répands, ô belle humanité de nos jours ! A côté de toi les barbares d'autrefois étaient des saints et des sœurs de charité, car ils n'avaient ni tes instruments perfectionnés de torture, ni cette science dont tu te plais à faire un si cruel abus. Comparez-vous à ces nations de l'Orient que vous méprisez si gratuitement, et voyons un peu qui vaut le mieux. Aujourd'hui que la science a fouillé partout et qu'elle a pu remonter à l'origine des sociétés, on a vu que toute civilisation nous vient des sages de l'Orient. La morale la plus élevée, la philosophie la plus rationnelle, la religion

la plus pure, notre législation, nos coutumes, nos mœurs, tout nous vient des *Védas*, livres sacrés où les savants de l'Inde ont buriné en textes impérissables les fruits de leurs longs et profonds travaux. Ecoutez ce que ces vénérables saints et ces savants vous disent au sujet des animaux, et rougissez de confusion jusqu'au fond de votre âme :

— *On doit respecter les animaux, car leur imperfection est une œuvre de la Sagesse supérieure qui domine les mondes, et il faut respecter cette Sagesse, même dans ses œuvres les plus infimes.*

— *Vous ne tuerez donc point les animaux qui, comme vous, sont de création divine, sans motif, ou pour le plaisir.*

— *Vous ne les tourmenterez pas.*

— *Vous ne les ferez pas souffrir.*

— *Vous ne les accablerez pas de travaux.*

— *Vous ne les abandonnerez pas dans leur vieillesse, en souvenir des services qu'ils vous ont rendus.*

— *L'homme ne peut tuer les animaux que pour sa nourriture.*

(Extrait du *Sam-Véda*.)

Quelle adorable mansuétude ! et quelle leçon ! Vous, pays soi-disant civilisés de l'Occident, où sont ces mains pleines de bienfaits qui montrent la noblesse de votre cœur, la supériorité de votre intelligence, et doivent un jour porter si haut votre gloire ! Mais, vous le voyez, les Hindous si méprisés, mais les Chinois, valent mieux que vous, car ils respectent à ce point la douleur que, tuer même l'animal indispensable à leur nourriture est pour eux presque un crime. Les Banians ne mangent de rien de ce qui a vie et craignent de tuer le moindre insecte. De quel côté est le beau rôle, du leur, ou du vôtre qui ne pensez jamais aux douleurs de ces êtres qui, vous le savez bien, sont nos frères inférieurs ? La chasse elle-même est le plus bas des divertissements. Et cependant combien d'hommes, dans notre Occident, la considèrent comme la plus douce de leurs occupations ! Encore une fois l'homme doit tuer les animaux que par nécessité. C'est ce que vous répéteront sur tous les tons les Montaigne et les Rousseau, et bien d'autres, avec leur âme de philosophes amants de toute la nature. Il faut lire avec quelle indignation ils tonnent contre ces bourreaux qui ne se complaisent que dans la vue du sang qui coule et dans les cris des victimes qui meurent. Le naturel des hommes se peint dans leurs goûts et les plaisirs qu'ils aiment. Que doit-on penser de ces hommes sans cœur qui se réjouissent au plaisir affreux de voir une pauvre perdrix tomber du haut des airs les ailes brisées et tout ensanglantée, de massacrer de pauvres lièvres si doux,

de suivre vingt chiens féroces et hurlants qui déchirent à belles dents la pauvre biche aux abois et pleurant à chaudes larmes son sort si malheureux et si peu mérité. Elle est faible, innocente et la timidité même, le plus doux et le plus gracieux des habitants des forêts, votre cœur ne s'émouvra-t-il donc pas à la voir tomber sous les morsures de ses cruels ennemis, à voir cet homme, ce boucher sans âme, la percer du couteau qui lui laboure les flancs ? Ou bien allez-vous sourire, ô barbares ! en voyant ces belles côtes rougies de sang et ses larmes inutiles ruisselant de ses yeux pleins de tendresse et suppliants. Ames dures ! Vous êtes plus cruels que le tigre et la panthère, car le magnétisme dont est imprégné leur souffle endort la victime avant qu'elle ait eu le temps de souffrir.

Eh bien ! tout cela n'est rien à côté des crimes enfantés par le fanatisme de vos féroces vivisecteurs.

Si encore il était sûr et certain que tous vos forfaits soient d'utilité publique ! Mais non, cela n'est pas et c'est là une excuse qui manque à votre justification et fait sombrer le plancher sous vos pas, car les savants de la plus haute distinction nient que la vivisection soit utile. On peut lire dans l'*Abeille médicale* de 1863 la mémorable discussion qui eut lieu à ce sujet à l'Académie de médecine, où les protestations les plus formelles furent signées par de savants docteurs, et, en tête, par M. Dubois (d'Amiens), secrétaire perpétuel de l'Académie. Tout ce que les vivisecteurs affirment d'un côté, est contredit de l'autre par des expérimentateurs de même valeur. « Assez de vivisections, s'écrie le docteur Bossu, médecin en chef de l'hôpital Marie-Thérèse à Paris, elles ont donné tout ce qu'elles pouvaient. Elles ne servent plus maintenant qu'à dresser un piédestal aux ambitieux qui veulent à toute force entrer dans une académie quelconque. »

Alors, puisqu'il y a doute, tout au moins, abstenez-vous donc ! Abstenez-vous de tous ces crimes, et si la honte ne vous fait pas rougir à l'aspect de ces mains dégoûtantes du sang des victimes, que ce soient au moins la sagesse et la raison qui aient sur vous quelque prise.

D'ailleurs la vivisection est inutile. Je ne puis mieux faire que de copier ici une lettre publiée pour le démontrer par M. Louis Combet, médecin aide-major de 1^{re} classe, répondant à M. Pierre Virès qui prônait la vivisection.

Je ne viens pas ici pour ouvrir une polémique, mais relever une erreur que vous commettez en nombreuse et savante compagnie : celle d'attribuer à la vivisection les découvertes scientifiques qui font la gloire de la médecine, et de dire que jamais Harvey n'eut découvert sans elle la circulation du sang. Or, Harvey, l'auteur de cette importante décou-

verte, a déclaré lui-même. « Quelle n'était due qu'à une étude attentive des indications apportées par la structure des vaisseaux sanguins dans les veines du cadavre, et par les résultats obtenus par la pression extérieure, tantôt des artères, tantôt des veines, du sujet humain vivant. » Il ne gagna rien, dit-il, au moyen de la vivisection, « PAS MÊME UNE SIMPLE IDÉE ». Tout ce qu'il obtint sous ce rapport, par les expériences sur les animaux vivants, fut de démontrer le mouvement du sang par une opération sur la veine jugulaire pratiquée sur un cerf, en présence du roi. Mais la remarque qu'il fit ensuite implique sa condamnation, car il dit : « *La même chose peut être vue dans la saignée ordinaire.* »

« Il est trop clair que les expériences sur les animaux vivants, ajoute un autre auteur, ne firent que détériorer l'esprit de Harvey et que sa grande découverte ne doit à la vivisection aucun point essentiel. »

Le docteur Nélaton assurait à ses élèves qu'on pourrait écrire un livre curieux sur les opinions discordantes des physiologistes, fondées sur les mêmes faits. Il déclare et dénonce comme faux et illusoire tout système basé sur les expériences soi-disant physiologiques. « Rien, dit-il, ne peut remplacer l'observation directe sur le malade. Le docteur Garth Wilkinson dit : C'est peu de dire que la vivisection n'a été d'aucune utilité ; loin de là, elle a été extrêmement désastreuse et n'a fait que détourner le traitement des maladies vers de mauvaises voies. C'est une déception comme moyen de progrès scientifiques. » Et j'ajouterai moi, Monsieur Virés, *comme aussi de moyens pratiques* car la vivisection n'a apporté à l'arsenal thérapeutique aucun moyen nouveau à la guérison de la plus simple des maladies. La vivisection, les tortures ignobles, monstrueuses, imitées de l'inquisition d'Espagne, exercées sur trente à quarante mille chiens par année, tout cet ensemble de férocité qui durcit le cœur des étudiants comme des pythiciens ; oui, tout cela est inutile et devrait être banni de nos Facultés, au nom même du progrès et de la vraie science ! Car, si la vivisection n'a rien apporté au bagage médical pour soulager et guérir, elle a malheureusement produit l'empirisme qui, avec l'inculcation systématique, empoisonne notre génération avec ses vices multiples de syphilis, de phthisie, de variole, et, pour comble d'horreur, d'hydrophobie, que des... industriels versent dans le sang des hommes pour s'en faire des rentes payées par les Parlements et les foules imbéciles.

Et veuillez bien remarquer, Monsieur, que je ne suis pas du tout seul de mon opinion, que beaucoup de mes confrères, ayant une autre notoriété que ma chétive personnalité pensent absolument et même plus énergiquement que moi. — Le docteur May écrit : « Sans hésitation, j'accuse les vivisecteurs de dégrader notre noble profession aux yeux de l'humanité. Ma longue vie a été heureuse jusqu'ici, mais elle est maintenant remplie d'amertume par les choses qui se passent sous le nom de Science », et il ajoute : « Si encore je pouvais avoir espoir que le public chrétien, ayant la conscience éveillée, viderait cette question de la vivisection par l'ABOLITION TOTALE. »

L'éminent chirurgien, sir William Fergusson, déclarait dans son rapport devant la commission anglaise de chirurgie, en 1876, « qu'il ne pouvait nommer un seul progrès pratique, soit en chirurgie, soit en médecine, qui fût dû à des expériences sur les animaux vivants... » Et sir Charles Bel a déclaré que des expériences faites dans le but de découvrir : le découpage d'animaux vivants, avait plus fait pour perpétuer les erreurs que pour confirmer les justes conclusions de l'anatomie et des sciences naturelles.

Le docteur Langallois, dans son ouvrage sur la circulation et le système nerveux dit : « qu'il obtenait par la vivisection des résultats si contradictoires, que, après de grands efforts pour gagner la lumière sur les points obscurs, il se décida à abandonner la pratique de la vivisection, non sans regret pour le temps perdu, et pour les animaux qu'il avait sacrifiés inutilement ».

Je pourrais citer encore des centaines de noms illustres, tous choisis parmi les savants les plus estimés, condamnant cette pratique aussi barbare qu'inutile, mais je ne veux pas abuser, et je vous demanderai, Monsieur Virès, à quoi servent, pour guérir l'humanité souffrante, des expériences comme celles pratiquées par le sénateur Claude Bernard sur les chiens vivants, les exposant graduellement à une chaleur allant jusqu'à 90 degrés, dans le but — très scientifique ! — de prouver qu'à ce degré de chaleur, l'animal en sortait entièrement à l'état de rôtî !.. Ou bien celles-ci du professeur Brachet, de Paris : Désirant voir jusqu'où pouvait aller l'instinct d'un animal, il creva les yeux à son propre chien, puis, après, il lui enleva l'ouïe et lui infligea mille autres tourments pendant des mois entiers, constatant que la victime ainsi agonisante lui léchait encore les mains !!! Ce même homme... je devrais dire ce bourreau, qui ne sacrifia pas moins de deux cents chiens à des expériences semblables... et, aussi scientifiques, ouvrit le ventre d'une chienne pleine pour constater ce fait, qu'il regardait comme « très important !! » que la mère mourante léchait déjà ses petits ainsi violemment arrachés à ses entrailles !.. Et vous voulez qu'un tel monstre se disant médecin, ait quelque pitié, quelque dévouement au lit d'un malade ? Une école qui permet, tolère de pareilles infamies, ne peut produire que ce que nous voyons réussir à notre époque : des charlatans, des empiriques ou des inoculateurs du choléra ou de la rage, au prix de vingt-cinq mille francs de pension viagère avec reversibilité sur leur progéniture, pendant que les cimetières couvrent les résultats de leur étonnante et bruyante renommée.

Grâce à cette école, on voit ce que j'ai signalé à M. le ministre, et que M. le docteur Carrier et d'autres aussi, ont signalé avant moi : l'autorisation dans les écoles vétérinaires de Lyon et d'Alfort de pratiquer sur un même CHEVAL VIVANT SOIXANTE A QUATRE-VINGTS opérations ! — les faits se seraient passés en 1884, — ils ont été signalés *officiellement* en 1885, mais M. Davelle, sans enquête sérieuse, croit devoir les démentir en 1886 ! —

Je m'arrête, monsieur, car il me faudrait cinq cents pages pour signa-

ler tous les crimes de la vivisection — n'ayant rien produit, absolument rien! pour la guérison des maladies. — Mais j'aime mieux finir par une citation de M. de Gasparin pris dans son ouvrage *la Conscience* : « L'homme indifférent aux souffrances de l'animal, l'homme assez dépravé pour s'en repaître, l'homme assez pervers pour torturer lui-même, vaut un assassin ; fournissez-lui l'occasion et il le deviendra ! Quant aux façons cruelles de tuer, il est grand temps d'y mettre un terme. Que la conscience publique s'émeuve et qu'elle en ait raison ! »

C'est par toutes ces raisons et parce que, étudiant moi-même à Montpellier, j'ai été forcé de voir pratiquer dans notre faculté de médecine l'horrible vivisection, que je ne cesserai d'en réclamer l'abolition totale, certain d'avoir avec moi l'humanité, le progrès et la vraie science.

Sur ce, monsieur Virès, en vous remerciant de m'avoir donné l'occasion de retremper mes convictions dans la lecture des meilleurs auteurs ayant écrit contre ce métier plus digne d'un bourreau que d'un professeur, et surtout d'un médecin véritable, veuillez agréer...

LOUIS COMBET.

Et d'ailleurs ces expériences de la vivisection fussent-elles utiles, aurions nous le droit de les faire? Non.

Nos maladies, nos souffrances sont la suite de nos sottises, et il n'est pas juste que d'innocentes bêtes, plus sages que nous, supportent la conséquence de nos débordements et expient pour nous des fautes qu'elles n'ont pas commises et dont, seul, l'auteur doit être responsable et justement puni, *afin qu'il apprenne à devenir plus sage un jour*, chose d'autant plus capitale pour lui que la réincarnation et la loi du Karma le ramènent à la vie avec les mêmes vices, et par conséquent avec les mêmes éléments de souffrance et de malheur.

Non, ces expériences ne sont pas utiles, car, pour celui qui ne s'est pas laissé entraîner par le flot matérialiste athée et ne va pas chercher dans la matière inintelligente et brute les secrets de la vie, pour celui qui sait se soumettre et écouter les voix qui lui viennent d'en haut, il n'y a plus de doute : *c'est en guérissant l'âme qu'on guérit le corps et qu'on chasse la souffrance*. C'est donc en moralisant la société de père en fils, en apprenant aux hommes que le devoir de toute créature est de soigner son corps en y respectant la vie, qu'on vaincra la souffrance, mais non pas en torturant de faibles créatures sans défense, à qui nous n'avons pas le droit d'ôter rien de ce que Dieu leur a donné. Si nous croyons la matière animale indispensable à la nutrition humaine, encore sera-t-il toujours de la dignité de l'homme de chercher à diminuer la souffrance de l'animal qu'il fait servir à ses besoins, en employant pour lui ravir la vie tous les moyens anesthésiques que lui fournit la science.

(A suivre.)

R. CAILLIÉ (M. S. T.)

VERS LES ASTRES

O troupeaux de lumière, astres blancs, astres fauves,
 Grandes meutes du ciel aboyant de clarté,
 Monarques rayonnants du Cosmos enchanté
 Promenant vos fronts d'or dans la paix des nuits mauves,

Étoiles de ce soir, étoiles de toujours !
 Jadis, vous l'avez vu, le limon de la Terre,
 Saturé de vos feux, et vibrant de mystère,
 Fit l'ébauche d'un œil sous vos yeux de velours.

Et, depuis que cet œil, père de nos yeux fauves,
 S'ouvrit comme une fleur sur notre globe noir,
 Étoiles de toujours, étoiles de ce soir,
 Des yeux pleurent vers vous dans la paix des nuits mauves !

Vers vous montent des cœurs, vers vous partent des cris,
 Vers vous, plein d'yeux éteints, pleure l'air où nous sommes ;
 Et les arbres dolents qui sont de futurs hommes
 Haussent déjà vers vous de vagues bras meurtris.

O Sirius, la blanche, Antarès la rosée,
 Étoiles dont l'œil pur sourit au firmament,
 Ne vous laisserez-vous jamais fléchir vraiment
 Par les petites fleurs à l'œil tourd de rosée ?

Oh ! tous les yeux éteints dont pleurer fut le lot !
 Oh ! tous les yeux hagards que les douleurs noyèrent !
 Tous les yeux triomphants et clairs où flamboyèrent
 L'Amour : autre douleur ! le Rire : autre sanglot !

Tous, étoiles d'espoir, tous, étoiles de leurre,
 Ils ont braqué sur vous leur regard éperdu !
 Tous vous ont adjuré : nul ne fut entendu.
 L'astre toujours sourit et l'homme toujours pleure.

Et jusqu'au soir où Dieu de ses doigts fulminants,
 Rompra les flancs taris des planètes dernières,
 Toujours de nouveaux yeux sous de neuves paupières
 Répandront de vains pleurs sous vos yeux rayonnants.

Mais alors, astres chers — oh ! laissez-nous le croire ! —
 Les yeux : fragments d'étoile ici-bas égarés,
 Tous les yeux morts, les yeux flétris, les yeux navrés,
 Retourneront au ciel dans un grand vol de gloire !

Et, graves, clairs, joyeux, pleins d'espoirs sans pareils,
 De lumières d'amour et d'extases rythmiques,
 Ils iront se dissoudre aux grands creusets cosmiques
 Où Dieu fait bouillonner des âmes de Soleils.

Jean RAMEAU.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Les Principes de la Lumière et des Couleurs, par Edwin D. Babbitt.
The principles of Light and Colour, etc., by Edwin D. Babbitt, — 1 vol. grand in-8°, de 560 pages, publié à New-York, par Babbitt et C^e, en 1878 (Texte anglais). Cet ouvrage extraordinaire par son caractère, par son sujet, par sa méthode et par ses conclusions se recommande à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la science et à la philosophie.

Pouvant se réclamer aussi bien des occultistes que des savants ordinaires, il nous offre un exemple saisissant des hauteurs que nos sciences peuvent atteindre quand elles ne prétendent pas se limiter au monde sensible ou à la méthode inductive. Il établit, en même temps, et par ces sciences mêmes, la réalité de ces forces et de ces substances que l'on relègue ordinairement avec mépris dans le domaine de la Science dite Occulte ; il prouve ainsi la réalité de ce domaine et l'unité de la science depuis ses premiers éléments jusqu'à ces degrés transcendants que le *Lotus* essaye de mettre en lumière.

Le titre annonce, du reste, à tous un sujet capital. On sait que, dans notre science moderne, tout repose aujourd'hui sur le jeu des forces physiques, et dans la science physique, en particulier, que la lumière a le rôle principal par la subtilité, l'étendue et la rapidité de ses mouvements, qui sont comme

le type supérieur de tous les autres. On se rappelle le célèbre discours où Clausius a pu déduire enfin de l'assimilation de la lumière et de l'électricité, l'unité de la force dans l'Univers. Les *Principes de la lumière* doivent donc être pour les savants une clef qui leur permette de pénétrer jusqu'aux secrets de la substance. C'est en effet ce que promet ce livre auprès duquel les hardiesses du savant Crookes ne semblent plus que de brillants éléments.

Quant à l'occultiste, ce qu'il en attendra, c'est une explication de la *lumière astrale* conforme à nos connaissances actuelles, et il sera satisfait au delà, peut-être, de ses espérances.

Aussi, malgré le soin évident de l'auteur d'échapper à tout développement poétique, on se sent toujours saisi par la majesté de ce sujet grandiose dont pas un trait n'est négligé dans cette concision rigoureuse et sévère.

Il ne s'agit pas ici d'un système purement hypothétique, construit *a priori*. M. Babbit, savant bien connu, nous dit qu'il lui a fallu « des années de recherches sur la forme générale et la constitution des atomes, en accord avec les faits découverts par la science et capables d'en donner la clef; » qu'en outre, il a dû consacrer un plus grand nombre d'années encore à « l'étude des principes de la nature ». Son point de départ est, en effet, dans la forme et la constitution de l'atome; celles qu'il leur attribue ne semblent d'abord qu'une hypothèse ingénieuse, mais elle se justifie presque aussitôt par les explications qu'elle fournit à la mécanique moléculaire, puis des centaines de faits scientifiques, les uns bien connus, les autres négligés jusqu'ici, achèvent de la confirmer. Quatre chapitres sont particulièrement remarquables à ce point de vue :

Celui de la *chromo-philosophie* où les phénomènes de la lumière trouvent une interprétation nouvelle (Chap. VIII).

Celui de la *chromo-chimie* qui pose hardiment les bases d'une science encore à faire, la spectroscopie (Chap. V).

Et deux autres (VI et VII), consacrés à la physiologie végétale et animale où des applications thérapeutiques aidées d'instruments inventés par l'auteur viennent ajouter aux déductions théoriques la preuve matérielle de la justesse de ses vues.

On pourrait s'attendre à trouver là le dernier mot de son travail, selon la forme de nos ouvrages scientifiques ordinaires; mais si M. Babbit, s'est élevé ainsi jusqu'au degré où nos sciences sont accoutumées à s'arrêter, ce n'est que pour y trouver un point d'appui vers des régions supérieures, et si ces régions lui sont accessibles, c'est, il nous l'a dit, grâce au soin qu'il a pris d'abord de s'assimiler les grands principes de la nature. Le livre commence donc par l'exposé de ces principes pour finir dans des théories transcendantes. Les autres chapitres en sont comme le corps fourni par notre science matérielle, et ils y sont si intimement unis à l'âme qui s'y dévoile ensuite que le lecteur est entraîné comme malgré lui de l'un à l'autre. Là est la force de cet ouvrage singulier; l'occultiste s'y trouve dans son élément aussi bien que le savant, longtemps avant de voir l'auteur développer des expériences de mesmerisme, ou de recevoir de lui l'aveu qu'il a appris et réussi à développer sa propre clairvoyance. M. Babbit passe même pour être le disciple d'un maître de l'Inde, où ces théories sont connues et appliquées depuis des siècles.

Mais quels sont donc ces grands principes naturels, quelles conclusions en sont déduites? Bornons-nous à quelques rapides indications.

Le principe primordial invoqué par l'auteur, et appuyé par lui de nombreux exemples, est celui de la dualité de l'Univers, mais de la dualité harmonieuse qui se résout en unité par la combinaison, et qui fait qu'en somme tout est *trinitaire*, ou, selon le langage d'Hégel, toute *thèse* a son *antithèse*, à laquelle elle s'unit dans une *synthèse*. De là, l'unité dans la diversité, l'harmonie des gradations, la continuité dans la nature, l'analogie et bien d'autres conséquences considérables.

D'autres principes sont assez connus ou faciles à connaître, pour n'avoir qu'à être énoncés :

Celui de la moindre action

Celui de l'inflexibilité de la loi;

Celui, trop négligé, de la proportionnalité de la force à la subtilité de la substance.

De ces sources découle aisément la gradation des forces disposées de façon que la substance la plus éthérée gouverne toujours la plus dense; on ne s'étonne plus ensuite, en considérant les extrêmes, de voir présenter la substance complètement inerte (que nous appelons matière), comme l'antithèse inséparable du principe actif (que nous nommons l'Esprit), réunis dans l'atome comme dans l'Univers entier en cette synthèse des corps matériels où la force est inséparable de la matière.

La Théosophie marche ici la main dans la main avec la science, à travers une foule de démonstrations magistrales, d'analogies ingénieuses ou d'harmonies sublimes dont il est impossible de donner une idée dans cette courte notice. Il faut renoncer bien plus encore à faire apprécier la dernière partie qui naît comme d'un germe des précédentes. Contentons-nous donc d'en indiquer le sujet.

Ces éthers de plus en plus subtils étudiés jusque-là, qui remplissent les espaces célestes, qui s'y condensent en nébuleuses, ne sont encore qu'une matière grossière; il en est une autre bien plus subtile que Babbitt appelle *l'âme des choses*; c'est l'*Od* ou *lumière Odique*, ou force *Odytique*, mise en relief par le baron Reychenbach et dont les propriétés sont démontrées dans un chapitre spécial.

Mais ce n'est pas tout encore, après être resté avec l'étude des éthers « dans le péristyle du temple », après avoir pénétré par celle de l'*Od* « dans le vestibule », nous entrons maintenant dans le sanctuaire; nous voici dans le *Chromentalisme*, c'est-à-dire aux degrés supérieurs de la force, aux phénomènes psychiques de toute nature, à la connaissance des facultés transcendantes de l'homme, sur le territoire de l'Occultisme. Et cependant, nous y sommes arrivés si insensiblement, si scientifiquement, que telle page de ce chapitre semblerait emprunté à la physiologie du cerveau du Dr Lhuys, si l'on n'y rencontrait de temps en temps un mot rappelant la distance énorme qui nous sépare ici de la science ordinaire.

Nous sommes si bien dans l'Occulte que nous trouvons dans ce chapitre jusqu'à quelques-uns de ses procédés pratiques. Arrêtons-nous cependant, et armons-nous de prudence. Que cette superbe auréole colorée qu'on nous décrit comme émanant du cerveau nous avertisse de l'importance extrême des passions, en ces régions où l'auteur nous a conduit avec tant d'aisance; apprenons que nous ne sommes ici qu'au seuil d'une science nouvelle où tout est à craindre, et qu'il nous y faut d'autres maîtres.

Mais disons aussi toute notre reconnaissance à M. Babbitt pour avoir consacré avec tant de succès sa haute science à nous expliquer ce grand mystère du sphynx, cette constitution de l'homme, animal à l'image du Dieu, qui bouleverse le génie même d'un Pascal tant qu'elle n'est pas révélée par les harmonies sublimes enseignées dans ce livre, et souhaitons qu'une traduction française puisse bientôt répandre chez nous ces étonnants *Principes de la lumière et des couleurs*.

F.-Ch. B.

La Vie et la mort (chez Savine, 18, rue Drouot, Paris. Prix 3 fr. 50), tel est le titre de ce nouveau livre de notre collaborateur J. Rameau. C'est une suite de poèmes tantôt grandioses et enflammés, comme la *Légende de la Terre*, l'*Amour*, l'*Enfer*, la *Mort de la Terre*, tantôt joyeux et émus comme la *Rose*, le *Refuge du Diable*, la *Négrillonne*, mais qui, tous, sont d'une originalité rare et laissent le lecteur sous une impression de charme ou de vertige.

Voilà un volume qui marquera dans l'histoire littéraire de cette fin de siècle.

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

— Mme Blavatsky a quitté Ostende et est actuellement à Londres où elle est occupée à son grand ouvrage, *La Doctrine Secrète* (The Secret Doctrine).

— Vers le milieu du mois de Mai s'est formée à Londres une nouvelle Branche de la S. T., sous le titre de *La Loge Blavatsky*. Président : M. Finch ; vice-président : M. Thornton ; secrétaire-trésorier : M. Archibald Keightley.

— Notre frère et collaborateur L. Dramard a quitté l'Algérie, accompagné de nos frères Thurmann et Castro. Ils sont arrivés à Paris le 22 Mai. En conséquence, tous les renseignements au sujet de la Société Théosophique, devront être demandés à M. L. Dramard, 76, rue Claude-Bernard. C'est également là que devront s'adresser les personnes qui désirent faire partie de la Branche qui se constitue en ce moment en France.

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire d'Avril** (traduction) : *Les études sur le bouddhisme*, par A.-P. Sinnett. — *La main mystérieuse*, extrait du Saint-Petersbourg Listok. — *Les écrits inédits d'Éliphas Lévy* (suite). — *Le magnétisme animal d'aujourd'hui*, par N.-C. — *Kaivalyanavanita*, par Sri Thandavaraya Swamigal. — *L'esprit et le corps*, par E.-D. Fawcett. — *Ne désire rien, mais veuille tout*, par C.-D. Hill. — *Notes sur la Bhagavat Gîtâ* (suite), par Soubba Rao. — *La classification des principes*, par H.-P. Blavatsky. — Revue : *Le Spiritisme*, par le Dr P. Gibier. etc. — Supplément : *Discours de M. Sinnett à la loge de Londres*.

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire d'Avril** (traduction) : *La personnalité humaine, d'après les données de l'hypnotisme*, par Fr.-W.-H. Myers. — *La Mort*, par Ch. du Prol, Dr en Phil. — *Le procès de sorcellerie de Salem (Massachusetts)*, par O. Plumacher. — *La responsabilité humaine en face des faits de l'hypnotisme*, par les docteurs Binet et Féré. — *Apollonius de Tyane*, par Karl Kiesewetter. — *Six expériences avec Eglinton*, par Julius Gillis (avec figures). — *Strada Stretta, d'après la confession d'un chevalier de Malte*, par A.-Von Winterfeld. — Notes diverses : *Occultisme et Spiritisme*. — *La Société Théosophique de l'Inde*. — *La seconde vue chez les animaux*. — *Une expérience d'hypnotisme*. — *Possession*. — *Une combustibilité expliquée*. — *La Société Braid à Vienne*.

The Path (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère William Q. Judge ; abonnement 10 fr. **Sommaire d'Avril** (traduction) : *La seconde année*. — *Les messagers de l'invisible*, par Jasper Niemand. — *Cherchez la Voie*. — *Un investigateur embarrassé*, par la comtesse Wachtmeister. — *Études sur les puissances numériques*, par Wm.-H. Kimball. — *Notes sur les concepts primaires*, par J.-D. Buck. — *Pensées de la solitude*, par Pilgrim. — *Paracelse*, par S.-B. — *La Bhagavat Gîtâ*, par Wm. Brehon. — *Sur l'âme de l'homme*. — *Propos d'après-midi*, par Julius.

Le Gérant : F. K. GABORIAU.